

PROGRAMME

Il existe à notre époque beaucoup de Revues consacrées à la diffusion, soit du Spiritualisme, soit des faits psychiques, et chacune de ces publications répond à un besoin intellectuel spécial.

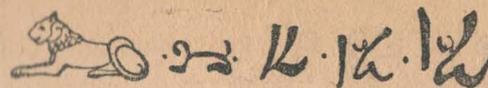
Il y a des hommes de science et des esprits méditatifs et sérieux pour lesquels les faits et leur contrôle minutieux priment tout. A cette clientèle répondent les Revues psychiques.

Il existe, au contraire, des êtres tout de sentiment pour qui les idées élevées et les aspirations de dévouement priment tout. Pour cette classe de lectrices, les Revues spirites et mystiques trouvent leur raison d'être.

Enfin, il ne faut pas oublier les diverses écoles. Quand un poussin est devenu coq, il fonde une famille, ou une nouvelle école. Quelque nom qu'il prenne, l'ancien poussin reste tout de même un « gallinacé » et ne diffère des autres que par... la couleur du plumage. Mais qu'importe ! Une nouvelle Ecole s'accompagne généralement d'un nouvel organe. Et c'est justice !

Mais le domaine de l'occultisme est considérable. Pendant vingt-deux ans, sans interruption, nous avons dirigé la Revue *l'Initiation* qui constitue le répertoire le plus complet de l'occultisme contemporain, et qui a aidé d'une manière remarquable l'expansion de ce mouvement.

« *Mysteria* » a succédé à *l'Initiation* pour en rajeunir la forme. « *Mysteria* » est une revue qui complète, d'une manière technique, toutes les Revues psychiques.



PARTIE EXOTERIQUE

Comment faire un bon mariage

Conférence de « *Femina* »

Le mariage est une des institutions fondamentales de toute société. Cet acte, en même temps sentimental, administratif et social, unit l'un à l'autre deux êtres, mais il réunit aussi deux familles souvent différentes, deux situations et une foule d'autres dualités.

Quand une jeune fille doit épouser un fiancé, il faut qu'elle sache qu'elle épouse trois choses :

1° — Un corps (généralement charmant, quand c'est elle qui l'a choisi) avec de beaux yeux et tout ce qui caractérise une mâle énergie ;

2° — Un cœur (généralement sec, s'il est vraiment masculin), mais rendu momentanément large par l'amour ; ce cœur sera le symbole de la profondeur réelle de l'affection véritable, celle qui persistera pendant la maladie et qui durera encore dans la vieillesse ; il existe peu d'exemplaires de cœurs avec dévouement progressif, sinon permanent ;

3° — Un cerveau, héritage des ancêtres, augmenté

des idées fournies par l'existence actuelle et le milieu social. Tout cela forme ce qu'on appelle : les goûts personnels. Charmants, quand ils sont partagés par les deux fiancés, mais source d'âpres discussions quand ces goûts ne concordent pas. Monsieur préférant le riz, et Madame les pruneaux; Monsieur adorant la pipe et Madame la musique, etc...

Si la blanche jeune fille réfléchissait trop, elle ne se marierait pas. C'est pourquoi l'amour vient poser son bandeau sur les jolis yeux de la fiancée et, s'il n'y avait pas les « parents, pluriel insexué et vigilant », l'amour seul présiderait aux unions. A côté des deux aveugles, qui ne voient rien, il y a les yeux de lynx qui veillent et les cerveaux qui pèsent les situations et supputent les « espérances ».

On peut introduire dans ce charmant tableau quelques nouvelles applications.

La science « eugénique », deux vilains mots grecs qui veulent dire « science des belles formes », s'occupera dans quelques années d'unir scientifiquement des corps sains et bien préparés à leur rôle de multiplicateurs de la belle espèce humaine. Mais on peut, au moyen de la forme des traits, de la couleur de la main et des signes de l'écriture, soulever le voile d'Isis et montrer à la blanche fiancée l'âme véritable et l'être caché qui constituent la trinité à laquelle elle va joindre son existence. Ces signes, nous allons maintenant les étudier en détail.

Commençons par l'écriture :

Nous n'avons pas la prétention de faire un traité de

graphologie, avec les minutieuses analyses qui constituent cette étude. Nous voulons seulement aborder des questions très générales et faciles à résoudre pour tout le monde. Disons donc tout de suite qu'il faut rechercher avant tout les *complémentaires*, car ici comme partout les contraires s'attirent et les semblables se repoussent.

Le mariage — nous l'avons dit — constitue la réunion de trois éléments : 1° un corps; 2° un cœur; 3° un cerveau, pour parler d'une façon très générale, il va donc falloir rechercher le complémentarisme de ces trois éléments. Si l'on a la chance de compléter exactement chacun des trois éléments, alors c'est le bonheur complet presque assuré. Mais généralement, il faut le dire, il n'y a complémentarisme que d'un ou deux des éléments. Aussi certains époux seront-ils très unis dans l'intimité et trop nerveux dans le monde, ou réciproquement.

Regardons d'une manière très générale l'écriture, et nous allons classer les écritures d'après leur aspect grossier :

En écriture épaisse, aux lettres très appuyées, ou minces, aux traits fins et déliés; c'est là la première division à établir.

J'ai apprécié depuis longtemps la vertu du vin Mariani
 et je vais vous dévoiler de nouvelles données de courageuse
 travail. Essayez à mes meilleurs instruments.



Revenez en. - Semble à la paix, à la Santé



. Si de tous!

Messidor.

Alfred Bruyas

Un marianiste reconnaissant

Si j'étais moine du Vin Mariani je lui
 reprocherais d'être trop commun en tous lieux.
 Néanmoins en core les amis ne se font
 à Paris tout, à Moscou... Et ailleurs, à grands
 coups de Vin Mariani. Le Français se fait
 flatter assurément mais le vaillant aurait
 préféré, par habitude, faire l'Espagnol ou
 l'Américain.

S. J. Aronson
 del. post. fait.

Ensuite, nous aurons des écritures grandes, aux lettres hautes, ou petites, aux lettres basses.

Enfin, l'écriture sera droite ou penchée et les lignes de l'écriture seront montantes, droites ou descendantes.

Les éléments que nous donnons là sont très simples et se voient du premier coup d'œil. Ajoutons-y une autre remarque : pour les lettres qui forment les mots, les lettres sont soit unies les unes aux autres ou séparées les unes des autres. Voilà tout ce qu'il nous faut — et on avouera que ce n'est pas beaucoup — pour déterminer le genre de mariage entre ces diverses écritures.

**

L'épaisseur de l'écriture va nous donner les qualités du *corps*. Ainsi, une écriture épaisse, unie à une écriture mince formeront un beau mariage corporel, avec complémentarisme des instincts. La grossière gourmandise de Monsieur, qui a une écriture ronde et épaisse sera délicatement satisfaite par la cuisine artistique de Madame, qui a une écriture mince. Il y aura donc bonheur dans le ménage au point de vue strictement conjugal. Dans les ménages d'ouvriers, toutefois, il est préférable que Monsieur ait une écriture mince et Madame une écriture épaisse, car dans ce cas Monsieur trouvera dans Madame la bonne à tout faire, non payée, qui constitue l'esclave légitime pour le ménage du travailleur conscient.

Si Le Gaga avait bu du Vin Mariani,
au lieu d'être Le Gaga, il serait
Le Dernier Gigolo, de par le vin
de soleil et d'amour.

Dubut de Laforest

Chère Aimée

"My Kingdom" for a Shakespeare's head -
 a Victorian tongue = a Woman's pen to praise
our Manauini! It is not wine it is the
essence of the home of the soul! =

Let us then all learn - not its abuse - but
to me. Let the motto of "Caruso"

Guide us "Temperance in all things"

Lois Fuller

La grande et la petite écriture indiquent le complémentarisme de *sentiment*. Ainsi que les lignes penchées ou renversées. La personne qui a une écriture grande et penchée est une âme débordante de sentiment, qui a besoin de la roublardise et de l'égoïsme de l'écriture droite et petite pour être consolée et recevoir les promesses irréalisables et les assurances de dévouement éternel et de fidélité absolue du cœur qui constituent la monnaie courante de l'amour sentimental. Clair de lune et petite fleur bleue.

Donner pas mal de Coca Mariani au président,

pas trop avec Di-patis.

Tant De-l'ancien

Votre Vrai Beau ami,
 C'est de la jeunesse et de la
 santé, c'est le seul le important
 qui - ne perdue de force durables.

Jean Berthelot

Les lettres plus ou moins *séparées*, les lignes montantes et descendantes sont des signes de complé-

mentarisme intellectuel. Dans le peuple, le mariage se synthétise dans la chambre à coucher, avec beaucoup de mioches comme sauce. Dans la bourgeoisie, c'est la salle à manger qui est le centre de l'union affectueuse, avec de bons petits plats et très peu de mioches autour ; dans la haute société, la chambre à coucher est généralement distincte ; la salle à manger voit apparaître des œufs à la coque, des macaronis à l'eau et des eaux minérales variées ; le tout servi par des maîtres d'hôtel impeccables et qui, eux, savent au moins bien manger et boire de bons vins. C'est dans le salon que se concentre l'art de Madame ou les goûts délicats de Monsieur ; les discussions entre ces deux pantins, qui ne se tutoient pas, ne peuvent porter que sur le terrain de *l'art* (oui, ma chère !). Les chapeaux de Madame, le dernier achat d'une tiare de Saitapharnès par Monsieur sont les points de contact qu'il faut rechercher dans ces « grands mariages » bénis télégraphiquement par Sa Sainteté.

Il faut donc unir les fins de lignes descendantes, qui caractérisent la neurasthénie du conjoint, avec les fins de lignes ascendantes, qui donnent à la conjointe assez de force morale et d'optimisme pour calmer par une intelligence remarquable la tristesse du prince-consort, son époux.

Il faut aussi que les lettres séparées les unes des autres, indice de l'intuition, puissent deviner la manière de dompter, par la douceur l'entêtement et les colères irrésistibles de l'écriture aux lettres unies

les unes aux autres, signe de déduction et de raisonnement surtout et à propos de tout.

*Le sein de la
 fleur est un
 sein précieux pour
 son gain.*

Ami Ami.

Th. Bernhardt

Un mariage idéal serait donc celui où l'on pourrait unir une écriture épaisse, petite, droite, aux fins de lignes montantes et aux lettres réunies entre elles, avec une écriture mince, grande, aux fins de lignes descendantes et aux lettres séparées les unes des autres. Si vous arrivez, Mesdemoiselles, à trouver une écriture à ce point complémentaire, ne quittez plus son auteur ; vous tenez le bonheur pour plus de six mois, ce qui est merveilleux par le

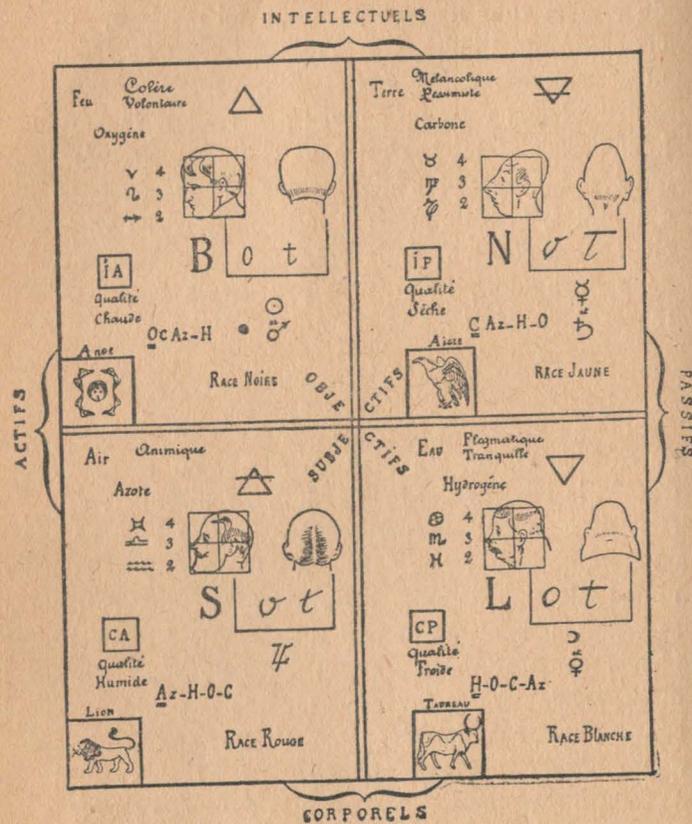
temps qui court, vous risquez de ne pas divorcer du tout et vous n'aurez, dans un tel mariage, aucune incompatibilité, soit d'humeur, soit de sentiment, soit même de goûts esthétiques.

Si toutefois vous ne pouvez pas réaliser le bonheur parfait et total, c'est à vous de choisir, vous qui êtes toujours plus intelligentes que ces égoïstes d'hommes, si vous préférez le bonheur dans votre chambre à coucher, dans votre salle à manger ou dans votre salon, en arrivant peut-être à être heureuses dans deux pièces, ce qui est déjà beaucoup.

*

**

Si l'on ne possède pas de lettres d'amour ou autre de sa bien-aimée, on peut s'en tenir au mariage d'après la couleur des mains. Il faut remarquer, en effet, que si nous appartenons à la race blanche, nous formons toutefois le résultat de l'union plus ou moins lointaine d'autres races. Pour vérifier cette assertion, il suffit de prendre une feuille de papier blanc et de prier plusieurs personnes de poser leur main, préalablement lavée autant que possible, sur cette feuille de papier blanc. Aussitôt, nous remarquerons, non sans étonnement, que les mains sont de quatre couleurs par rapport à la feuille de papier blanc. Elles seront brunes, presque noires ou rouges, ou jaunes, ou véritablement blanches. Elles seront encore dures, molles, sèches ou humides, froides ou chaudes. Ces éléments suffisent pour réaliser de bons mariages.



Couleurs des Mains correspondant aux Races

Forme de Lettres et de Profil

RÉSUMÉ GÉNÉRAL

La main blanche et molle indique les caractères tranquilles, jamais pressés, qu'il faut pousser pour les faire agir ; ces mains ont comme complémentaire les mains brunes et sèches, du volontaire, toujours dominateur et aimant à être obéi sans discussion. Une main blanche attelée à l'équipage matrimonial conduit par une main brune réalisera donc un excellent complémentarisme de salle à manger. Par contre, une main blanche unie à l'activité corporelle d'une main rouge réalisera le bonheur conjugal matériel, avec centre dans la chambre à coucher.

L'union de la main blanche et de la main jaune forme un complémentarisme dans lequel la main blanche approuve toujours les sentiments artistiques de la main jaune.

Les mains rouges sont actives et caractérisent chez la femme, surtout si elles ont des doigts courts, l'excellente ménagère, l'épouse dévouée avec malheureusement un peu une tête de linote, qui constitue la bonne moyenne de l'honnête bourgeoisie française.

Nous avons parlé de l'union de la main rouge et de la main blanche. N'unissons jamais deux mains rouges ensemble, elles se battraient à propos de tout, mais l'union d'une main rouge et d'une main noire forme un admirable attelage pour l'exploitation de la société ambiante ; la main rouge tient son intérieur admirablement, sait garder ses domestiques, malgré de petites colères sans importance, tandis

que la main noire « fait des affaires » à l'extérieur et trouve, dans le home, le calme et les conseils utiles.

La main rouge unie à la main jaune aiguille le ménage vers le salon ; c'est le type des unions dans lesquelles tout se passe à l'extérieur, visites, thés, tango, toilettes, couturière ou tailleur, château, automobile, villes d'eaux, potins, garçonnière, préparations académiques ou politiques, enfin occupations multiples écrasantes et sans aucune utilité sociale directe : tel est le bilan de l'union de ces deux mains.

.

La main noire, surtout si elle est sèche, est dominatrice ; elle veut commander. Unie à une main blanche, elle commande à la cuisine et à la salle à manger ; unie à une main rouge, elle commande l'activité extérieure ; unie à une main jaune, elle préside aux exécutions artistiques et au choix d'un intérieur esthétique ou à la manifestation, au dehors, d'une existence fastueuse et confortable. Ce qu'il faut bien comprendre pour être heureux avec une main noire, c'est l'usage de la force d'inertie : ne jamais vouloir s'opposer brusquement aux désirs et aux ordres de la main noire, les accepter, sans discussion et presque avec joie, puis attendre pour les exécuter, quand ils ne plaisent pas, et gagner du temps, ce qui est la grande science des mains blanches et des mains jaunes, surtout féminines.

.

Enfin, nous avons assez parlé des mains jaunes pour n'ajouter que quelques mots : elles indiquent un caractère nerveux, très impressionnable, artiste au suprême degré, avec tendance au pessimisme et au découragement ; il faut à ces mains l'optimisme inébranlable d'une main rouge ou la volonté implacable d'une main noire pour réaliser un bonheur passable et quelquefois même durable ; abandonnée à elle-même, la main jaune est impuissante dans tout ; il lui faut toujours un complémentarisme et un complémentarisme bien choisi. La femme est née pour souffrir et la femme à main jaune souffre deux fois plus qu'une autre ; souhaitons-lui beaucoup de grosses mains rouges pour son bonheur physique et quelques mains noires pour son bonheur intellectuel.

Maintenant que nous avons vu comment on pouvait faire un mariage heureux ou relativement tel, en considérant les diverses manifestations extérieures de l'être intime, nous allons nous occuper d'un problème aussi important.

*
**

Comment rendre le bonheur aux époux qui ne se comprennent plus ?

Le manque de conduite logique dans la vie quotidienne fait que l'être caché qui gît au fond de nous se montre peu à peu dans l'intimité, prend la place de l'être factice constitué en vue du mariage et, s'il y a désaccord entre les tendances des deux êtres in-

times, quand la flamme de l'amour physique a cessé « d'embraser les cœurs », comme on disait au XVIII^e siècle, une nouvelle existence se crée, toute de sourde hostilité et préparant les désespoirs et les catastrophes pour l'avenir.

Remarquons ici qu'il ne faut pas confondre complémentaire et antagonisme. Un moule qui présente dans ce qu'on appelle, en jargon de métier, dans sa partie femelle, des « creux » et des « pleins », présente, au contraire, dans sa partie mâle, des pleins, pour chaque creux, et des creux pour chaque partie pleine de l'autre partie du moule qui est vraiment *complémentaire*. C'est ainsi que les contraires s'attirent, mais, si les deux moules présentaient des pleins partout, ils ne s'adapteraient plus ; ils ne seraient plus complémentaires, mais antagonistes. C'est ce qui arrive dans beaucoup de mariages. Les complémentaires sont annihilés, et les antagonistes seuls subsistent.

Faire revenir le bonheur dans un ménage où règne l'antagonisme, est un problème de médecine matrimoniale. Il en est de cela comme des jolies porcelaines cassées : s'il n'y a pas trop de morceaux, un artiste habile saura reconstituer l'objet primitif comme si aucun malheur n'était arrivé.

Tout d'abord, il faut bien se rendre compte que la reconstitution du ménage désuni sera quatre-vingts fois sur cent l'œuvre exclusive de la femme. Le mari, en effet, est trop égoïste, trop entier et trop intuitif pour mener à bien une œuvre toute de fi-

nerse et de doigté. Les vingt pour cent qui restent en faveur de l'action du mari seront réservés au mari artiste, à main de teinte jaune, à écriture pointue, qui constituent en somme la représentation des facultés féminines chez les hommes.

La première chose à faire est de rétablir le diagnostic des conjoints. Quelle est la teinte exacte de leur main par rapport à une feuille de papier blanc ?

Quel est le caractère de leurs écritures réciproques ?

Quel est leur profil ?



Main Blanche
(Lymphatique)

Main Brune
(Bilieux)

PROFILS ET COULEURS DES MAINS



Main Rouge
(Sanguin)

Main Jaune
(Nerveux)

PROFILS ET COULEURS DES MAINS

Ces points déterminés, il va falloir chercher quel est le sens où l'homme se trouvera le mieux.

Nous devons nous rendre compte, en effet, que l'homme ne se sent heureux que quand son égoïsme naturel reçoit un épanouissement parfait. Il faut que son épouse ait l'intelligence de surmonter ses tendances personnelles, de se sacrifier, pour donner au mari *le ciel* qu'il veut trouver à la maison.

Swedenborg a dit que « le ciel est là où on a mis son cœur », paroles profondes et véridiques. Il faut donc que l'homme trouve chez lui le ciel et non l'enfer. Si l'homme a des torts, le rôle de la femme qui veut reconstituer un peu de bonheur est de les

oublier, de jeter un voile opaque sur le passé pour ne s'occuper exclusivement que de l'avenir. Il ne s'agit pas de se morfondre sur les ruines de l'habitation qui va disparaître, mais de reconstituer de toutes pièces un nouveau logis.

Le ciel intérieur peut être pour l'homme : 1° dans sa chambre à coucher, s'il a des mains à teinte dominante rouge, avec les rapports équivalents, c'est-à-dire si son tempérament est surtout sanguin ; 2° dans la salle à manger, si le fond du teint des mains est blanc, avec des mains molles et tous les signes accessoires du tempérament lymphatique d'Hippocrate ou abdominal des médecins contemporains ; 3° dans le salon, avec ses accessoires de musique, de peinture et de papotages, si le fond du teint des mains est jaune, avec ses correspondances caractérisant le tempérament nerveux ; 4° enfin, au dehors de la maison, dans les voyages, les visites, les excursions et les déplacements de tous genres, si le fond du teint de la main est brun, avec les correspondances du tempérament volontaire ou bilieux.

Une fois le diagnostic établi, c'est à la femme de faire revenir le calme dans un foyer troublé ; il faut qu'elle ait la force de devenir une femme nouvelle, à laquelle son mari n'est pas habitué, dont il n'a pas la satiété, source de désunion entre les êtres les plus charmants. Si le mari est un sanguin, il faut supporter ses scènes et ses violences passagères, avec le calme du ruminant qui regarde passer un

train. La colère passée, une bonne réconciliation rapproche les oreillers.

Si le mari est un lymphatique, il faut savoir le pousser un peu, le faire sortir de son apathie et lui constituer une salle à manger digne de sa gourmandise et de son besoin de bien-être physique. Il faut surtout lui éviter les « scènes ». Il demande par-dessus tout le calme et, comme notre diplomatie nationale, tout lui est égal, pourvu qu'il n'y ait « pas d'affaires ».

Le mari est-il un artiste? littérateur, peintre, musicien, ou adaptation quelconque du tempérament nerveux. Il faut coûte que coûte éviter ses accès de tristesse; il faut exalter chacune de ses productions, ne jamais déranger les papiers du cabinet de travail, sous prétexte « d'enlever la poussière ». Il vaut mieux laisser la poussière momentanément qu'avoir très vite à recoller les morceaux du ménage. Il faut satisfaire toutes les manies de l'artiste, au lieu de chercher à les détruire et à les combattre. Un nerveux, c'est toujours un enfant turbulent, auquel une certaine fantaisie est nécessaire. C'est pour cela que les ménages d'artistes vraiment heureux sont ceux où la femme est artiste de tempérament et le mari épicier, ou réciproquement. C'est là ce qu'on est convenu d'appeler un ménage d'artistes, ainsi nommé parce que l'un est artiste et vit dans les nuages, et l'autre est commerçant et vit sur la terre.

Quand le mari est un volontaire, devant qui tout

doit plier, la femme doit dresser à cet effet non seulement tout son personnel, mais surtout ses propres facultés.

Elle doit devenir un soldat, dont l'obéissance passive ferait la joie de toute « vieille culotte de peau ».

Dans son besoin d'activité, de déplacement, le volontaire est ravi de trouver un auxiliaire précieux dans cette femme obéissante, bien qu'intelligente, et un tel ménage est en granit pour les femmes intrigantes qui voudraient le désunir. C'est dans ce cas que la jolie petite main blanche et molle peut, dans une union avec la main brune, réaliser un bonheur durable; il faudra, bien entendu, que la main blanche dompte sa paresse naturelle pour se lever matin, qu'elle ne se laisse pas aller aux longues songeries qui permettent à une femme de rester plusieurs heures toute seule avec elle-même, alors que cela semble impossible au volontaire. Il lui faut, à défaut d'un être humain, un cigare, un livre, un train qui marche ou quelque chose qui lui permette de ne pas rester plus de dix minutes en tête en tête avec lui-même, car, dans ce cas, comme dans les duos d'amour des grands opéras germaniques, on s'embête.

Je sais bien qu'on va prétendre que nous demandons beaucoup de sacrifices à la femme, et qu'en ce faisant, nous accomplissons les tendances de notre égoïsme aussi naturel que masculin. Mais, dans cette question du mariage, la femme est seule assez

intuitive et assez persévérante pour vivre son bonheur, au lieu de vivre bêtement sa vie. Voilà pourquoi nous nous adressons surtout à elle, dans ce problème de la reconstitution des ménages disloqués. Qu'elle ne perde pas non plus de vue que pour tout sanguin le bonheur est continu dans le mariage, s'il est entretenu par le mauvais caractère de beaucoup d'enfants; dans tout ménage où il y a des mains à teinte rouge, les enfants sont aussi nécessaires que l'air qu'on respire; comme les pensions éloignées, les nurseries au fond du jardin sont indispensables dans les ménages où préside un nerveux. Cette question des enfants dans le ménage et de la somme de bonheur qu'ils peuvent y apporter formerait du reste le sujet d'un développement spécial.

La figure de la page 121 nous présente quatre individus répondant chacun à un des quatre tempéraments fondamentaux qui considèrent un tableau.

On voit très nettement les rapports des formes générales, des attitudes et de l'influence psychologique manifestée par chaque tempérament.

Le lymphatique, caractérisé par l'épaisseur de ses traits, est affalé dans un fauteuil et considère le tableau un peu comme un animal qui regarde passer un train. L'impression chez lui est toute matérielle.

Le nerveux, aux traits tourmentés et anguleux, subit une impression très forte, mais concentrée en lui. Sa joie est tout interne.

Le sanguin manifeste son impression par de grands gestes et une expansion de tout son être.

Le bilieux domine la situation. Il impose nettement sa manière de voir et il commande.



Les attitudes des 4 Tempéraments

(Lavater)

Nous recommandons ce groupe à la méditation de tous les chercheurs sérieux.

Il termine très clairement cette petite introduction aux premiers éléments de la Morphologie humaine

et il prépare le lecteur à des recherches plus étendues et beaucoup plus détaillées qui feront suite au présent travail (1).

*
**

En terminant, rappelons que, si la femme intelligente se rend compte qu'il sera plus utile pour elle de connaître les premiers éléments des arts divinatoires que le cours exact des fleuves de France et la situation des corps d'armée, il ne faut pas qu'elle oublie qu'elle n'est jamais seule dans cet effort qu'elle va tâcher de réaliser.

Des puissances invisibles multiples entourent tout être féminin dans l'accomplissement de sa vie terrestre. La femme est le champ de l'Humanité, dont l'homme est seulement la semence et, comme l'a dit la sagesse indoue, le champ est pour l'Invisible plus précieux que la semence. Aussi, toute prière féminine est-elle précieuse aux êtres de l'autre plan.

Dans les moments de désespoir, quand tout s'obscurcit autour de vous, quand les calomnies et les méchancetés des autres femmes jettent le trouble dans un ménage jusque-là uni, quand les nuages noirs des querelles intérieures viennent obscurcir le soleil du beau ciel conjugal, alors faites appel à l'Invisible. Ornez dès le début du mariage toutes vos actions de fleurs, de charité et de bonté ; constituez-

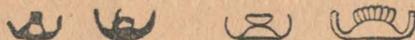
(1) Voir la brochure de Papus, *La Morphologie humaine*, au prix de 1 franc, chez *Chacronac*.

vous une réserve précieuse pour les moments difficiles, en faisant vos bonnes actions vous-mêmes et jamais par des intermédiaires ; alors, quand les temps d'épreuve seront arrivés, enfermez-vous dans votre oratoire et faites appel à vos protections invisibles.

De tout ce que j'ai pu apprendre de vivant, du plus profond de mon cœur d'étudiant des choses de l'au-delà, je vous affirme que vous serez entendues et que le bonheur, petites Mesdames, reviendra vous caresser de son aile bienfaisante.

PAPUS.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toutes écoles sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

LE FINALISME

Il y a quelques années, un général, ministre de la guerre, tomba à bras raccourcis sur Napoléon I^{er}. Dans l'au-delà, le grand capitaine ne dut guère s'émouvoir de cette attaque d'un soldat bien obscur, c'est ce que doit faire dame Nature en écoutant les sentences de M^{me} Drzewina, jeune biologiste, des plus réputées.

Comme à la Madeleine, il doit lui être beaucoup pardonné; le cerveau d'une femme est, peut-être, fait pour autre chose que pour raisonner rigoureusement juste.

Je vais, d'après un compte rendu, rapidement examiner la réfutation faite par elle du finalisme, ou plutôt prétendue réfutation.

La généralité des naturalistes et des philosophes admet que tout dans la Nature a été ordonné en vue d'une fin nettement déterminée, c'est le finalisme.

C'est la nébuleuse qui se condense, se sectionne en mondes, qui peu à peu deviennent vivants. Une suite d'êtres évoluent, puis la vie disparaît par

degrés, les mondes se brisent, se pulvérisent, se volatilissent, redeviennent matière subtile et radiante pour reformer de nouveaux mondes.

Qu'il y ait un Être qui soit cause de tout et dirige la Nature, ou que ce soit la Nature elle-même qui soit intelligente, ce n'est pas ici le lieu de discuter la question; mais, en considérant les faits aussi bien en astronomie, qu'en géologie, qu'en biologie pour nous en tenir là, nous voyons que le Grand Cerveau organisateur sait ce qu'il a voulu faire et que notre petite cellule plus ou moins intelligente a mauvaise grâce de critiquer ce qu'elle ne comprend pas, ou de vouloir donner des conseils.

Pour nous faire voir les bévues de dame Nature, bévues que jusqu'ici la plupart des humains avaient ou mal vues ou trouvées admirables, M^{me} Drzewina nous démontre que les phénomènes qui nous paraissent le mieux protéger, défendre les êtres leur sont au contraire inutiles, nuisibles même (1).

Ainsi un nombre infini d'êtres sont, dès la naissance, inaptes à survivre. Cela ne veut pas dire que la Nature ait tort. Elle met partout une grande fécondité, sachant les mille causes qui peuvent s'opposer à la multiplication des diverses espèces. Que les circonstances soient plus favorables et aussitôt on voit pulluler les rejetons. C'est une force latente qui plus ou moins se détend. Et ne pas oublier que les descendants prospèrent ou non, soient en nombre

(1) Voir *Journal*, 26 décembre 1913 : « A travers la Science », par Lucien Chasseigne.

ou sacrifiés, les êtres adultes ont besoin de procréer; c'est une fonction pour eux comme boire et manger, ou même, on pourrait dire, ils boivent et mangent pour cela. Parlant des poissons, des vers, des mollusques, il est établi que beaucoup d'espèces peuvent s'unir entre elles, mais que, bien que le produit se développe, il meurt au bout de peu de temps; seules certaines hybridations résistent.

Si un occultiste avait à répondre, il parlerait de l'évolution de la forme. Cette forme fuyante qui cherche sa voie, qui se fond, se transforme jusqu'à ce qu'elle se soit matérialisée.

Je ne suis pas biologiste, mais cependant sais que, depuis que le monde est monde, sans cesse les espèces se transforment aussi bien chez les mollusques que chez les mammifères; tout n'est pas sorti de l'arche de Noë. Les assises des roches, grâce aux fossiles, nous disent assez que tous les animaux que nous connaissons n'existaient pas aux premiers âges de la terre, et réciproquement.

Quant à dire que ces formes ébauchées, qui ne subsistent pas, ne servent à rien, ce n'est peut-être pas exact: Qui nous assure que ce n'est justement pas un de ces hybrides qui, sans succès, s'est formé des milliards de fois, un jour, par suite d'une ambiance favorable, a résisté et a fait souche d'une nouvelle race, a allongé la chaîne des formes d'une manière définitive.

Le temps n'est rien pour la Nature; elle est d'une générosité sans borne dans ses essais. Mais M^{me} Dr-

zewina veut le chef-d'œuvre de suite, sans ratés préalables.

Il y a d'autres considérations à invoquer, puisque nous parlons des animaux marins, c'est que tous ces œufs, toute cette laitance, tous ces êtres imparfaits qui cessent de se développer, tout cela sert de nourriture à une foule d'animaux gros et microscopiques. Peut-être même cela détermine un milieu radio-actif, produit des combinaisons chimiques, que sais-je. C'est donc bien dans le plan de la Nature, et si elle n'avait pas agi ainsi, il lui aurait fallu inventer autre chose pour arriver à ses fins.

Chanter avec l'auteur de *Paul et Virginie* les harmonies de la Nature peut convenir à certaines âmes sensibles, et on pourrait en effet se laisser entraîner dans les sentiers des erreurs en se fiant aux seules apparences, mais je crois et suis assuré que, dans le monde, tout a sa raison d'être et que, même, ce qui est pis, est nécessaire pour rétablir l'équilibre.

On nous apprend ensuite que le développement intra-utérin comme l'accouchement sont souffrance pour la mère et même souvent cause de mort. Il y aurait peut-être lieu de placer ici le fameux: « Tu enfanteras dans la souffrance. » Mais ce n'est pas de la science exacte. On peut objecter que chez les animaux la gestation ainsi que la naissance se font en général sans grande douleur, à moins que la mère ait été blessée ou que le milieu lui soit défavorable. C'est un peu pareil dans la race humaine à l'état libre, dans la campagne, le steppe, la mon-

tagne. Où la femme commence à souffrir, c'est lorsqu'elle joue son existence, serrée dans un corset, et ses journées à danser le tango. Elle a beaucoup de chances pour avoir des difficultés de procréation.

Si avoir un enfant était aussi facile et pas plus pénible que d'éplucher une pomme, peut-être en aurait-on trop. Mettre au monde un enfant doit être quelque chose de sérieux, quelque chose auquel on s'arrête, qui marque une date.

Tout s'enchaîne ici-bas, et, lorsqu'on étudie un phénomène, il faut, tout en recherchant les causes matérielles, y associer les causes morales, sans cela on n'a qu'un corps sans tête, une cervelle inerte sans idées.

Notre monde terrestre est fait sur un plan dont, hélas ! la douleur n'est pas exclue ; c'est même à la vaincre que nous semblons être contraints.

Si donc, notre docte biologiste trouve que c'est à tort que l'on souffre en accouchant, je suis de son avis ; mais, quand on est en Sibérie, on ne peut exiger de voir des palmiers et un soleil radieux, et j'avoue qu'il vaudrait mieux se mouvoir dans un monde ressemblant au Paradis de Mahomet qu'ici-bas, mais il faut vivre dans le plan terrestre, nous en faisons partie.

Pour nous contenter de l'homme, est-il bien exact de dire que, si les enfants venaient si facilement, sans danger, sans que la femme les sente se former dans son sein, sans que leur première jeunesse soit pleine de maux et de malaises, la race

serait mieux assurée, c'est-à-dire que l'on chérirait, que l'on élèverait les enfants avec tant de soins, comme on le fait pour ce qui est rare et délicat ? J'en doute. Ce qui forme un homme, c'est-à-dire qui assure la continuité de l'espèce raisonnable, n'est pas seulement un ensemble de cellules de chairs, mais autre chose ; il faut pétrir le cerveau dès le bas âge, et dame Nature a pensé que la mère qui a souffert était bien indiquée pour ce rôle, et que le père, qui avait suivi cette longue étape de souffrances et en savait le prix, la seconderait.

En regardant un peu en arrière, nos frères inférieurs, les animaux, je ne dirais pas raisonnent, pour ne pas effaroucher, mais agissent un peu comme cela.

Continuons la série. L'auteur déplore la quantité infinie de germes et d'êtres jeunes même bien développés qui succombent à chaque instant ; donc, conclusion : La nature ne sait pas ce qu'elle fait en usant d'une pareille prodigalité. Elle ne devrait que créer le nombre de germes nécessaires à la continuité de l'espèce et les entourer de tant de protections, que tous seraient en bonne voie de conservation et de développement.

A première vue, ce raisonnement peut paraître exact, mais peut-être ne l'est-il pas. Il y a la sélection ; encore une théorie contre laquelle s'insurge M^{me} Drzewina, et cependant la nier n'est pas prouver sa non-existence.

Regardons dans le domaine moral, pour mille

êtres qui naissent et qui vivent, combien a-t-on de vrais caractères, de vrais hommes, bien peu. Peut-être que pour de vrais bons germes aptes à se reproduire il en est de même.

Puis peut-être bien d'autres raisons interviennent pour qu'il en soit ainsi. Il ne faut pas oublier que tous les êtres animés sont de vrais laboratoires où s'élaborent de multiples substances. C'est par eux que les matières inorganiques se transforment en corps composés. En plus, cette bonne mère Nature, en nous créant, a cependant songé à nous nourrir; d'où, cet excès de graines, de fruits, d'œufs et de bien d'autres choses. En notre bas monde elle n'a pas songé à calmer notre faim avec des essences, des arômes, comme certains romanciers de l'extra-terrestre prétendent que ça se passe dans des mondes fort éloignés.

L'absence d'observations précises seule a pu pendant des siècles faire croire que certains phénomènes naturels se produisaient pour le plus grand bien des êtres. Mais la nouvelle école des jeunes biologistes heureusement est venue, pour nous faire voir notre erreur!

Ainsi le mimétisme, une baliverne. Vous savez qu'on étend par là la propriété que possèdent certains animaux de ressembler à s'y méprendre au fond, au sol, à l'arbre, à la plante sur laquelle ils vivent. Et la preuve, nous dit-on, c'est que les phyllies qui arrivent à se confondre avec les feuilles sur lesquelles elles se placent sont fort bien découvertes par les lézards et les oiseaux.

Mais la Nature, en créant la phyllie et autres animaux doués de mimétisme, n'a pas voulu en faire des êtres privilégiés, échappant à toute destruction; elle a voulu seulement limiter, atténuer, l'appétit de leurs ennemis.

Si on voulait résoudre le problème, il faudrait le poser ainsi. Si sur un kilomètre carré il y avait mille phyllies de couleur écarlate, tranchant sur le vert des arbres comme les coquelicots sur un champ de blé, et à côté un autre kilomètre carré renfermant mille autres phyllies douées de la faculté de se teinter comme le milieu dans lequel elles se trouvent, en vingt-quatre heures combien les animaux dévoreraient-ils plus des premières que des secondes?

Si le chiffre est égal, le mimétisme est un vain mot, mais j'en doute. J'ai souvent observé un des princes du mimétisme, le caméléon en liberté, et puis assurer que, placé sur son arbre, il est presque invisible pour ceux qui le cherchent, ainsi que pour les insectes dont il fait sa proie. C'est que pour beaucoup le mimétisme n'est pas seulement un bouclier de défense, mais aussi une arme d'attaque, peut-on dire. Demandez cela aux rats d'hôtels!

Mais il n'y a pas que les frères inférieurs qui s'occupent de mimétisme; n'est-il pas à l'ordre du jour dans toutes les armées des grandes puissances? Ne cherche-t-on pas cet habit couleur de muraille ou plutôt en teinte neutre qui permettra aux belligérants de se dissimuler mieux à leur aise, éviter balle et obus, s'approcher pour mieux se détruire?

Les Etats, en adoptant pareils vêtements, savent qu'ils pourront dans certaines occasions limiter leurs pertes ; mais, quant à les supprimer, utopie. Il en est de même pour la phyllie et tout son cortège aux couleurs changeantes.

On admettait qu'au printemps les mâles chez les oiseaux se paraient de leurs plus belles couleurs pour séduire les femelles, sans préalablement souvent se livrer entre eux à de sanglants combats. Ces mœurs me semblent un peu générales et communes aussi bien aux cerfs qu'aux matous, qu'aux apaches des boulevards, voire à bien d'autres.

Tout cela c'est de l'illusion, n'a aucune existence raisonnable ; c'est la même école qui le dit, et à l'appui, vous rappelle que certains oiseaux mâles sont très ternes, que seules les femelles sont éclatantes de beauté ; à vrai dire, on remarque cela aussi dans beaucoup de couples humains.

Ensuite, et c'est là le grave de l'affaire, toutes ces couleurs éclatantes des plumes, dont vous faites tant de cas, Mesdames, les chimistes vous prouvent qu'elles sont dues à des produits d'excrétion, — ça manque un peu de poésie. Chez les mâles, cette sueur, si vous voulez, joue dans les plumes, et chez les femelles d'oiseaux le jaune d'œuf se charge de ce soin éliminateur.

Dire que le plumage chatoyant n'est d'aucune utilité pour la reproduction n'est peut-être pas raisonner juste. Dans certaines espèces, les mâles sont ternes, c'est vrai ; mais qui peut dépeindre l'état d'âme de

la femelle de ce déshérité ? Peut-être le trouve-t-elle très beau, et les nuances neutres de son époux lui montent les idées. Un Hottentot trouve admirable sa compagne pain d'épice et prise peu nos pâles soupeuses de Montmartre.

A l'instar de Malebranche beaucoup dénie tout jugement et toute sensibilité aux animaux. Ça me rappelle un de mes amis, entomologiste distingué, qui vous désarticulait vivants les coléoptères, en vous assurant qu'ils ne sentaient rien, leur système nerveux le prouvant. J'avais beau lui exprimer mes doutes, il ne faisait que de s'entêter dans son idée.

Nous pourrions donc raisonner autrement et dire : La Nature est basée sur un même plan ; du bas au haut de l'échelle, les mêmes sentiments l'animent, mais agissent suivant des doses différentes.

La femme est toujours éprise devant les beaux biceps, les forts thorax, les belles barbes, les luxuriantes chevelures. Autrefois, elle courait aux jeux du Cirque ; de nos jours, la boxe, la lutte, les courses ont ses faveurs. Et vraiment un homme bien découplé a plus de chance de se faire agréer. En tous temps, en tous lieux, l'uniforme militaire bien porté a eu des succès foudroyants. L'oiseau se revêt de sa tenue de combat, et ceux dont la parure est la plus brillante, la plus fournie, sont les plus robustes. La force est proportionnelle à l'appétit et les éliminations correspondent à la bonne digestion, au bon fonctionnement des organes. N'est-ce pas au brillant du poil qu'on reconnaît le cheval bien portant ? On écrirait des volumes sur ce chapitre.

Gargantua et François I^{er} étaient grands mangeurs, avaient le teint coloré, étaient de forts champions en amour, tout comme les oiseaux à beaux plumages.

Dans une basse-cour, c'est le coq le plus brillant qui domine et chasse les autres.

Les oiseaux prennent leur livrée de combat et d'amour au printemps ; c'est un indice qui annonce qu'ils sont en état d'accomplir leurs devoirs, qu'un besoin impérieux les y pousse. Ils sont donc dans un état particulier. Le D^r Richet vient de nous démontrer que la composition du sang était fort variable, même d'heure en heure, à plus forte raison lorsque les résidus de l'hiver circulent dans les plumes au printemps.

Le plumage est donc l'enseigne de la vigueur, lorsqu'il fait chatoyer la lumière avec intensité, et plus vives seront les couleurs, plus le sujet semblera qualifié pour pouvoir perpétuer la race.

Ensuite, l'attaque est dirigée contre les animaux lumineux des fonds marins. Nous admettions qu'ils avaient ainsi de petites ampoules éclairantes, pour voir dans les profondeurs ou aveugler leurs proies. Erreur, c'est à cause d'un phénomène de nutrition et grâce au chlorure de sodium.

Je ne comprends pas. Forcément que, puisqu'ils sont dans la mer, la Nature, si elle a jugé utile de les rendre lumineux, a dû créer des organes capables de produire de la lumière avec les matériaux du milieu ; c'est la fonction qui a créé l'organe. Le besoin était d'y voir clair et un organe propice à produire de

la lumière s'est développé ; là, est le point capital, le finalisme. Le moyen employé est autre chose et d'une importance secondaire. La Nature s'est chargée de répondre en formant des êtres à pouvoirs lumineux munis de moyens de productions très divers.

Autres griefs ; tout est mal chez nous : gros intestin, tube digestif, dents, toxines formées dans le corps, et le reste.

C'est vrai, mais on n'a, en nous créant, que fait paraître des êtres mortels. Si rien ne venait à l'encontre de notre vie, nous serions immortels. Mais on oublie aussi de dire que beaucoup de savants qui ont critiqué la forme et le fonctionnement de certains de nos organes ajoutent :

Si l'homme suivait une hygiène rigoureuse et observait son alimentation, il vivrait longtemps, il est bâti pour devenir centenaire et même beaucoup plus.

Prenez un chat presque sauvage, il a l'intestin court et droit. Soignez-le et civilisez-le par de copieuses pâtées, à la fin de sa vie il sera gâteux, et son intestin aura décuplé, ce qui ne serait pas arrivé s'il avait vécu en liberté.

De même, l'intestin d'un rude fils du désert, habitué aux privations, ressemble peu à celui d'un gras Bavaois, qui entonne trente chopes de bière par jour et se démolit le foie.

Les Japonais qui conservent les habitudes de propreté de leur race, résistent aux blessures d'une manière étonnante.

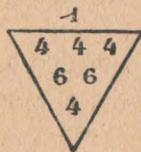
Enfin, on prouverait que nos organes pourraient être plus solides, mais que c'est surtout nous qui les dégradons à plaisir.

Même les plus belles choses doivent se terminer, et je crois que les arguments invoqués par les non-finalistes ont peut-être quelque justesse de contrôle, mais ne sauraient convaincre la généralité que la Nature, comme une petite folle, a tout disposé au petit bonheur et va comme je te pousse. Elle sait où elle se dirige et ce qu'elle veut.

La fable du Gland et de la Citrouille est toujours vraie et messieurs les biologistes réformateurs feront bien de la méditer.

Si la Nature est généreuse de la vie, jette les germes aux quatre vents, sacrifie des milliers d'existences pour en sauver une, dépense sans compter, produit des créatures qui semblent être un non-sens, ajoute tel organe supplémentaire à l'un, prive l'autre de ce qui lui semble indispensable, c'est qu'elle a ses raisons et, pour parodier un vers célèbre, j'ajoute : « Que la raison humaine doit ignorer », autrement nous serions des surhommes.

TIDIANEUQ.



Lettre ouverte à M^{me} Besant

Présidente de la Société Théosophique

Je me permets d'exposer dans ces quelques pages les raisons déterminant ma démission de membre de la Société Théosophique, unies à quelques réflexions sur la crise qu'elle subit.

Peu de temps après une visite faite à M^{me} Blavatsky, l'année même de sa mort, j'entrai dans le premier groupe théosophique formé à Bruxelles.

Depuis, et surtout ces dernières années, mon activité fut constante: cours, conférences, travaux visant les esprits cultivés, tournées en France, en Italie, à mes frais, telles en furent les principales manifestations.

Lorsque se déclarèrent les premiers dissidents entre la Présidente de la Société et le Dr Steiner, mal renseigné, à cause de mon ignorance de l'allemand, sur la doctrine du Docteur, dont je ne connaissais que les quelques œuvres traduites, je tentai la conciliation et le maintien de l'Union.

C'est alors que je constatai sous le manteau de la fraternité des trames insoupçonnées et peut-être insoupçonnables. Je laisserai dans l'ombre les tristes

expériences accomplies, quelques-unes bien extraordinaires, comme l'aventure du Cap d'Ail. Je tairai les invraisemblables incidents personnels, desquels il résulte que les désirs tiennent trop souvent lieu de réalités.

Plus de vingt ans de contact, d'observations et d'études, m'ont fait, sous tous ses aspects, connaître l'Association théosophique, et, ne voulant pas, pour m'en retirer, céder à des motifs personnels, c'est seulement en présence d'une anarchie provenant d'une situation fautive et de tendances funestes que je me décide à une démission nécessaire et à l'examen public des causes qui ont amené la crise actuelle et fait dévier le mouvement initial, et j'exprimerai ainsi, non seulement des pensées qui sont miennes, mais aussi celles qui, à tort ou à raison, s'enveloppent délibérément de silence.

Cette crise est due à l'application fautive de principes vrais, à une organisation contraire à l'ordre naturel et comme conséquence à l'opposition fatale des paroles et des actes, au raisonnement quand il faudrait sentir, à la recherche du nombre, bref, aux défauts mêmes que la société a pour mission de combattre.

Ne voir que les qualités d'autrui qu'il serait mieux de formuler, voir *surtout* les qualités d'autrui, est un principe de charité individuelle funeste à la vie sociale. Notre civilisation incohérente a poussé le contraste entre la vie individuelle et la vie sociale à un tel point que le déshonneur de l'homme

privé pourrait suffire à l'honneur de l'homme social. Individuellement, on doit tenter de réaliser l'amour, socialement la justice. Une fonction sociale exige une prévision totale, et c'est d'abord les défauts — c'est-à-dire ce qui manque — dont la vue s'impose. Et, à mon égard, cette vision s'est naturellement imposée, malgré le parti pris, habituellement tenu, de fermer les yeux.

La société est constituée d'éléments très divers. Quelques rares personnes ont atteint une vraie grandeur morale, une belle maîtrise d'elles-mêmes ; mais, retirées dans leur tour d'ivoire, insensibles à l'ambiance, ignorantes des réalités prochaines, se refusant à tout examen, elles vivent en dehors de la vie sociale.

Les rationalistes y sont les plus nombreux : souvent transfuges du protestantisme, à la fois antiscolastiques et antiésotériques, et parfois sectaires. Habités à *démontrer leur vérité*, ils commencent par plaindre ceux qu'ils ne convainquent pas et finissent par les blâmer de n'être pas convaincus.

Les femmes y dominent et y prédominent. L'équivalence entre l'homme et la femme, fait considéré actuellement comme aussi positif que leur différence, n'empêche que la femme, si longtemps restreinte au cercle familial, sans défenses appropriées à la lutte sociale, à la fois victime et bourrelle, d'une sensibilité facilement exaltée, d'une intelligence de détails aveugle aux ensembles, ayant un naturel besoin d'autorité personnelle et y ramenant tout, ne

transforme au dehors de la vie privée, et en proportion même de son élévation morale, quelques-unes de ses qualités en défauts.

Il est une catégorie exceptionnelle de femmes qu'un caractère de virilité souligne même physiquement et qui, à travers les soubresauts de leur sensibilité, sont capables de vues générales et d'unité de direction, telles M^{me} Blavatsky, telle vous-même.

Il y a aussi des curieux ; éphémères, ils défilent, passifs, s'attendant toujours à de l'extraordinaire, l'attendant toujours et déçus toujours.

Il y a, hélas, des grotesques, qui élucubrent, pérorant, évoluent, avec, autour d'eux, ce quelque chose de sympathie émue qu'ont les paysans pour les « simples d'esprits ». Ils jouent des rôles et donnent à certains groupes un air d'Armée du Salut.

Il y a de braves gens, naïfs, confiants, enthousiastes, et, suivant l'expression à la mode, très peu *avertis*. Ils travaillent courageusement à leur édification morale, entièrement dénués d'esprit critique et, s'ils lisent ces lignes, ils croiront avoir la berlue.

On aurait dû, il semble, simplifier l'administration et éviter la paperasserie, on s'est parlementairement organisé. Présidents, vice-présidents, secrétaires, trésoriers, comités, commission, etc. Il est des groupes dont tous les membres sont revêtus, si j'ose dire, d'attributs administratifs.

Ce qui est plus grave, les principes sans lesquels aucune association n'est viable, sont ou négligés,

ou ignorés. S'associer, c'est créer une volonté collective, une autorité qui la dirige et un pouvoir qui l'exécute. Les trois éléments ne peuvent être que séparés ; or, ils sont confondus. Contrairement aux coutumes du parlementarisme, on ne doit pas s'offrir, se désigner, se proclamer, ni briguer d'après cette loi psychologique inobservée et peut-être inconnue, qui, dans la foire aux vanités qu'est le milieu social actuel, le désir est, comme chez les vieillards corrompus, en proportion de l'impuissance.

En cette ploutocratie montante, l'argent donne à la fois l'autorité et le pouvoir, et les moyens de s'opposer à la volonté collective. Certes, la Société théosophique a de beaux modèles de désintéressement, on y donne sans espoir, et dans le secret, mais quelque généreux que soit le don matériel, il conserve l'apparence d'un renoncement positif plus évalué que tous les dons spirituels ; cependant l'âme vaut plus que la bourse, mais la platitude devant l'argent est devenue telle qu'il faudra que le Veau d'or lui-même se refuse à ses adorateurs.

Peu d'associations échappent à ces errements. Herbert Spencer, étudiant la formation des groupes montre comment, même avec à leur tête les meilleurs, ils en arrivent par le développement fatal du vice intérieur, à éloigner mérite et talent, à exhausser les médiocres, à sacrifier à l'intérêt matériel et à faire de l'association primitive une clique.

La Société théosophique se divise en exotérique,

et en ésotérique, l'une le noyau, l'autre l'écorce. L'exotérique est ouverte peut-être d'une trop large ouverture, l'ésotérique est fermée et peut-être pas assez pour que les échos de ses dissidences ne nous parviennent.

Bref, dans une association fondée contre l'esprit du siècle, l'esprit du siècle est, hélas ! trop visible. Même anarchie, même méconnaissance des aptitudes, mêmes mobiles d'action.

Il me souvient de la cohue qui se pressait à Bruxelles pour entendre M. Bernard traitant de l'affaire Leadbeater : y étaient présents des membres que l'on ne voyait jamais et qui oncques ne revinrent.

Il conviendrait de taire ces défaillances, si elles ne s'accompagnaient de revendications à transformer le monde, si, vivant dans le mensonge universel, on ne prenait pas pour devise qu'il n'y a pas de religion plus haute que la vérité ; devise dont le magnifique sens caché sous l'incohérence verbale — religion et vérité ne sont pas des termes comparatifs — symbolise le désordre immanent des esprits. La devise traduite exactement du sanscrit serait : Il n'y a aucun devoir plus grand que la sincérité.

Les mots comme les actes ont leur probité.

Et puis n'y a-t-il pas quelque présomption naïve à se proclamer le germe d'où naîtra la race future, assertion doctrinale avalée avec avidité, opérant jusqu'à l'ivresse et jusqu'à l'attente et l'espoir du martyr.

Race privilégiée, race future, élue pour sauver le monde ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! le vin est trop fort, les autres éclatent.

Pour aimer le beau, il faut l'innéité du goût, ou la simplicité d'âme, ou une haute culture. Sauf un très petit nombre épris de beauté que partout j'ai rencontré, quelle incompréhension et quelles affres endurées dans ce désertique domaine ! Vouer l'effort de son esprit à forger la forme verbale qui dans son rythme vivant porte la pensée telle que l'engendre l'âme et voir cela considéré comme la marque infail-
liblle de l'insincérité, et toute platitude au contraire comme le sceau de la vérité. Méconnaissance absolue de cette toujours vibrante et souffrante personnalité de l'artiste se soulageant en images parfois outrées, mais que remettent facilement au point le bon sens, la sympathie ou simplement la bonté. Habités à ce vague verbalisme que tous approuvent parce qu'il ne s'applique précisément à rien, les malheureux répondent aux traits vifs et nets modifiant l'âme des choses par un bourdonnement de guêpes irritées.

Ayant un jour, au Centre à Paris, peut-être éloquemment plaidé pour la beauté verbale, quelqu'un me dit : « Monsieur, je déteste l'éloquence ! » Il voulait dire la beauté.

Il est une œuvre qui, dans une inégalable splendeur, résume l'histoire de l'humanité avant le Christ, *le Prométhée* d'Eschyle, sublime expression du devenir humain. Par un sursaut de génie au niveau du pro-

digieux Hellène, Peladan a rétabli l'œuvre intégrale par la traduction de la partie qui reste et la reconstitution des deux autres perdues. A cette prose dépassant en harmonie les vers, j'ai trouvé l'application du rythme le plus fort que puisse porter la voix, et dans les lectures que j'en fis, tous ceux en qui la théosophie est non une notion, mais un sentiment, frémissent de la noble émotion du grand souffle. Or, un jour, en un groupe, — je n'indique ni nom, ni lieu : on ne peut me reprocher d'être personnel, — où je lisais *Prométhée*, cet incident se produisit :

Dans cette belle et ingénieuse folle de Pandore, qui symbolise l'opposition des sexes, d'où pour l'humanité naissent les passions et la souffrance, arrivé à la scène où Prométhée incantant la Déesse fait d'elle une femme, et à ce sublime passage : « Le plus auguste des mystères, je vais le révéler. La race humaine au lieu de naître dans l'harmonie des forces naturelles, sera perpétuée, par la vertu de son corps précieux, Pandore interroge ses flancs, un mystère s'y élabore. Pandore écoute dans la pâmoison ses jeunes cris.

Pandore regarde cet être jailli de soi : Et maintenant tu te nommes la mère. Je te salue, sublime majesté », la présidente du groupe scandalisée sortit.

Les réalisations d'art oratoire dues au labeur d'une vie et à l'ardeur d'une foi ont été regardées avec l'attention, moitié étonnée, moitié amusée, que l'on porte aux voltiges d'un acrobate, ou bien avec la crainte vague d'un inconnu déconcertant, ou par des

réflexions plus déconcertantes encore. On dira qu'on ne peut blâmer les gens de leur ignorance — ce qui n'est pas toujours vrai, — que la culture esthétique exige de spéciales conditions — ce qui est vrai ; — mais j'ai senti, en opposition à l'évidente sympathie d'un petit nombre, une hostilité contre l'art, une volonté déterminée de réagir, un fond de puritanisme à moitié inconscient qui rappelle le fanatisme accommodé aux besoins de notre temps, des tueurs d'Hypothée, la Vierge païenne.

Les primitives sectes qui n'avaient du christianisme que ce qu'il en faut pour le dénaturer ont, par leur halne barbare de ce qui était païen, retardé l'évolution de l'Esprit et le Christianisme même.

Vous avez écrit, sur le beau et sur le goût de la laideur, qui actuellement se répand, d'excellentes pages, mais les exhortations demeurent impuissantes contre l'inconscient.

L'Étoile d'Orient, fondée pour préparer le retour du Christ, a ajouté encore à la désorganisation de la société. Le sujet est trop grave pour l'aborder par incidence, je note seulement ceci : Le dernier *Bulletin de la Société théosophique* affirme que l'Étoile d'Orient, fondée en vue du prochain retour du Christ, n'annonce nullement ce retour, mais celui d'un grand instructeur quelconque. Or, les adhérents de l'Étoile d'Orient n'ont cessé de proclamer le retour non d'un grand instructeur quelconque, mais du Christ. Delville qui, au Palais de Justice de Bruxelles, vient de peindre en grand artiste un Christ admirable de réalité di-

vine et humaine, sous votre inspiration, écrit tout un gros livre annonçant, démontrant et proclamant ce retour.

Dans ses *Mémoires*, Marbot raconte cet incident de bataille: Chargé d'un ordre, il voit l'espace à traverser couvert d'ennemis disséminés. «Je les supprimai par la pensée», dit-il, et je partis.

Moins héroïquement, je vois ainsi dans la société les faits supprimés, mais pour arriver où ?

La grandeur de votre personnalité n'est pas en cause ici, ce qui l'est c'est ce double et inconciliable rôle de Fondatrice de l'Étoile d'Orient et de Présidente de la Société théosophique. Comme Présidente de la société, vous affirmez que, loin de prétendre à fonder une religion, la théosophie aspire à les concilier toutes; comme fondatrice de l'Étoile d'Orient, vous laissez entendre en termes significatifs qu'une nouvelle religion se prépare. Ces deux fonctions n'étant pas dissociées, quand vous parlez ou écrivez, on ne peut savoir en quel nom. Est-ce comme fondatrice de l'Étoile d'Orient? Est-ce comme présidente de la Société théosophique ?

Et même, au vrai sens du mot, on ne peut dire que vous présidez. D'une magnifique puissance oratoire, vous enseignez, vous exhortez, vous inspirez, vous administrez et même présidez. Là encore, l'ordre naturel est violé, et, danger plus grand, votre personne est désormais *Tabou*. On ne vous écoute plus, on vous suit, et on vous suivra où vous voudrez, peut-être même, où vous ne voudrez pas,

Le courant formé, la force agit et entraîne.

Sévère, pensera-t-on, peut-être, cet exposé. Hélas ! non ! et seul, j'en puis juger la modération, si, en pensant à ce que j'ai dit, je pense à ce que je ne dis pas. Mais bien qu'elle défaille et dévie, la Société théosophique n'en a pas moins été, surtout dans ses origines, une ouvrière du meilleur devenir, et quelque peu adéquats que beaucoup de ses membres soient aux subtilités de sa doctrine, elle a causé plus d'un effort généreux. Au même rang que les autres groupes spiritualistes, elle a avivé le fonds spirituel commun. Qu'elle cesse donc de viser à ce rôle d'exception, qui la déconsidère, de prétendre à des privilèges où la présomption frise quelque peu le ridicule, d'étaler un manteau de fraternité où il y a de trop visibles accrocs, de s'offrir pharisaïquement en modèle et enfin de vouloir sauver le monde. Cette plaisanterie n'est pas de bon goût, surtout en France, et dure trop. Le monde est trop malade et de bien des façons et les sauveurs qui vont s'abattre sur lui ne seront pas sa moindre maladie.

Peut-être connaît-on dans la Société théosophique la loi de Bruck. Le major Bruck était un Belge de génie, inconnu et fort peu considéré pendant sa vie et dont la mort n'a pas, comme elle fait parfois, consacré la renommée. Cette loi dérivant du courant magnétique qui enserre le globe de l'est à l'ouest et divisant par périodes quinquaséculaires l'évolution politique des nations, se fait de plus en plus patente par une étude intelligente de l'histoire ; les

périodes sont ainsi formées : Au premier siècle, que Bruck dénomme constitution, les nouveaux éléments en déséquilibre, se brisent, se cherchent, se heurtent, se tâtent pour trouver leurs affinités; au second — la préorganisation — ces mêmes éléments, encore à l'état amorphe, en s'agglomérant, se préparent à leur fusion prochaine; au troisième — organisation — l'évolution sociale s'opère, une harmonie se fait qui s'accomplissant atteint, au quatrième, son apogée pour arriver, au cinquième, à sa décadence.

Une période quinquaséculaire a pris fin en 1870. Depuis, s'élabore dans une anarchie morale et mentale, voilée d'ordre matériel, une nouvelle société qui n'en est pas même à la préorganisation. Comme pour l'évolution cosmique, selon la loi occulte, « ce qui est en bas, comme ce qui est en haut » dans l'espace social, tourbillonnent sous le fouet du désir, une poussière d'individus en recherche d'adhérences, quelques noyaux se forment à peine visibles où germera l'avenir. Actuellement règnent les ténèbres mentales faits de la disposition des astres du passé et l'aurore indiscernable, aurore des étoiles qui viendront. Isolé dans la mêlée, le penseur n'a plus d'action sociale directe, il ne lui reste guère qu'à bâtir son arche, l'œil vers la terre promise.

Cette attitude de sage expectative qui, si elle en rend le succès immédiat impossible, n'exclut aucune activité n'est pas du goût des théosophes et l'assertion, maintes fois par moi émise que le devoir de cette génération était de frayer des voies sans espoir

elle-même d'y marcher, a toujours rencontré l'accueil contraire à celui enthousiaste qu'ils montrent quand on les déclare élus et privilégiés. Les foules ne croient que ce qu'elles désirent et elles ne désirent que ce qui les flatte.

Qu'on ne se figure pas que les présentes considérations éloigneront de la Société théosophique les gens qui y sont poussés, loin de là; en proportion même de la raison qu'ils y verront luire, ils seront enclins à les rejeter. Seuls, les esprits judicieux s'en préoccupent. La société se condamne au succès de la quantité. Mais de ce nombre dont la passivité augmentera dans la mesure de sa propre augmentation, quel instrument voudra-t-on faire?

Que penseront les théosophes de cet examen? Ceux au delà de toute contingence l'ignoreront. Les sectaires seront émus de pharisaïque pitié, d'autres nieront simplement, d'autres enfin, y trouvant leurs pensées secrètes, honteux de les voir nues, acquiesceront en silence.

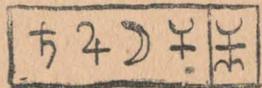
Ils se résignent; toujours l'application d'un principe socialement néfaste. On doit combattre, sans se reporter aux causes karmiques hors de notre portée ce qui, sur ce plan, nous paraît mal; et ne pas lutter contre l'injustice, contre celle qui nous a atteint et surtout contre celle qui a atteint autrui, c'est la nourrir aux dépens de la fraternité future. Constituée comme elle l'est (1), la Société théosophique ne peut éviter l'injustice.

(1) Sans discipline, sans séparation nette de ses éléments administratifs.

Celui qui souffre pour la Justice, ainsi se dénomme, incarnant la combative humanité, Prométhée, et cette définition convient encore aux races actuelles. Réaliser la justice est la tâche du présent, car ils sont encore trop rares parmi nous ceux qui ont conquis le droit de souffrir pour l'amour.

Emile SIGOGNE.

P. S. — Il ne faudrait pas croire, par les présentes pages, que l'effort social se limite à réaliser la Justice, tandis qu'au contraire la réalisation totale de l'activité humaine est l'amour que l'instinct populaire nomme fraternité; mais, pour que l'amour ou la fraternité puisse naître et se développer, il requiert l'atmosphère nécessaire à la fécondation, bref une somme d'équilibre qui n'est autre que la Justice. Tant que cet équilibre n'est pas atteint, la fraternité est impossible. Or cet équilibre est chimérique tant que, comme dans la Société théosophique, les fonctions ne dérivent nullement des aptitudes, tant que les personnes priment les idées, tant que l'Inconscient contredit le Conscient; et même cette opposition du nom et de la chose produit dans l'occulte une perturbation vibratoire qui accroît la haine en proportion de l'affirmation factice de l'amour.



HERMÈS TRISMÉGISTE

LIVRE PREMIER

Poimandrès

Je réfléchissais un jour sur les êtres, ma pensée planait dans les hauteurs, et toutes mes sensations corporelles étaient engourdies comme dans le lourd sommeil qui suit la satiété, les excès ou la fatigue. Il me sembla qu'un être immense, sans limites déterminées, m'appelaient par mon nom et me disait : « Que veux-tu entendre et voir, que veux-tu apprendre et connaître ? — Qui donc es-tu, répondis-je ? — Je suis, dit-il, Poimandrès (le pasteur de l'homme), l'Intelligence souveraine. Je sais ce que tu désires, et partout je suis avec toi. — Je veux, répondis-je, être instruit sur les êtres, comprendre leur nature et connaître Dieu. — Reçois dans ta pensée tout ce que tu veux savoir, me dit-il, je t'instruirai...

A ces mots il changea d'aspect, et aussitôt tout me fut découvert en un moment, et je vis un spectacle indéfinissable. Tout devenait une douce et

agréable lumière qui charmait ma vue. Bientôt après, descendirent des ténèbres effrayantes et horribles, de forme sinueuse ; il me sembla voir ces ténèbres se changer en je ne sais quelle nature humide et trouble, exhalant une fumée comme le feu et une sorte de bruit lugubre. Puis il en sortit un cri inarticulé qui semblait la voix de la lumière. Une parole sainte descendit de la lumière vers la nature, et un feu pur s'élança de la nature humide vers les hauteurs ; il était subtil, pénétrant et en même temps actif. Et l'air par sa légèreté, suivait le fluide ; de la terre et de l'eau il s'élevait jusqu'au feu où il paraissait suspendu. La terre et l'eau demeuraient mêlées, sans qu'on pût voir l'une à travers l'autre, et recevaient l'impulsion de la parole qu'on entendait sortir du fluide supérieur.

« As-tu compris, me dit Poimandrès, ce que signifie cette vision ? — Je vais l'apprendre, répondis-je. — Cette lumière, dit-il, c'est moi, l'Intelligence ton Dieu, qui précède la nature humide sortie des ténèbres. La parole lumineuse (le Verbe) qui émane de l'Intelligence, c'est le fils de Dieu. — Que veux-tu dire, répliquai-je ? — Apprends-le : Ce qui en toi voit et entend est le Verbe, la parole du Seigneur, l'Intelligence est le père Dieu. Ils ne sont pas séparés l'un de l'autre, car l'union est leur vie. — Je te remercie, répondis-je. — Comprends donc la lumière, dit-il, et connais-la. »

A ces mots, il me regarda longtemps en face et je tremblais à son aspect, et sur un signe de lui je vis

dans ma pensée la lumière et ses puissances innombrables, le monde indéfini se produire, et le feu, maintenu par une force très grande, arriver à son équilibre. Voilà ce que je compris par la parole de Poimandrès.

Comme j'étais frappé de stupeur, il me dit encore : « Tu as vu dans ta pensée la forme primordiale antérieure au principe indéfini. » Voilà ce que me dit Poimandrès, « D'où sont venus, répondis-je, les éléments de la nature ? Il me dit : De la volonté de Dieu, qui, ayant pris la Raison (le Verbe) et y contemplant l'ordre de la Beauté, construisit le monde d'après ce modèle, avec des éléments tirés d'elle-même et avec des germes d'âmes. L'Intelligence, le Dieu mâle et femelle qui est la vie et la lumière, engendre par la parole une autre intelligence créatrice, le Dieu du feu et du fluide, qui forme à son tour sept ministres enveloppant dans leur cercle le monde sensible et le gouvernant par ce qu'on nomme la Destinée.

La parole ou raison de Dieu s'élança bientôt des éléments inférieurs dans la pure création de la nature et s'unit à la pensée créatrice, car elle est de la même essence. Et les éléments inférieurs et sans raison furent laissés à l'état de simple matière. La pensée créatrice, unie à la raison, enveloppant les cercles et leur imprimant une rotation rapide, ramena ses créations sur elle-même et les fit tourner de leur principe à leur fin comme deux limites inaccessibles, car là où tout finit tout commence éternellement.

Cette circulation, par la volonté de l'Intelligence, fit sortir, des éléments inférieurs, les animaux sans parole, à qui la raison n'a pas été donnée. L'air porta ceux qui volent, l'eau ceux qui nagent. La terre et l'eau furent séparées l'une de l'autre selon la volonté de l'Intelligence (motrice), et la terre fit sortir de son sein les animaux qu'il contenait, quadrupèdes, reptiles, bêtes féroces et domestiques.

Mais le moteur, père de toutes choses, qui est la vie et la lumière, engendra l'homme semblable à lui-même et l'aima comme son propre fils. Par sa beauté il reproduisait l'image du père. Dieu aimait donc, en réalité, sa propre forme, et il lui livra toutes ses créatures. Mais l'homme, ayant médité, voulut créer à son tour, et il se sépara du père en entrant dans la sphère de la création. Ayant plein pouvoir, il médita sur les créations de ses frères, et ceux-ci s'éprirent de lui, et chacun d'eux l'associa à son rang. Alors, connaissant leur essence et participant à leur nature, il voulut franchir la limite des cercles et surmonter la puissance qui siège sur le feu.

Et ce souverain du monde et des êtres mortels et privés de raison à travers l'harmonie et la puissante barrière des cercles, fit voir à la nature inférieure la belle image de Dieu. Devant cette merveilleuse beauté, où toutes les énergies des sept gouverneurs étaient unies à la forme de Dieu, la nature sourit d'amour, car elle avait vu la beauté de l'homme dans l'eau et son ombre sur la terre. Et lui, apercevant dans l'eau le reflet de sa propre forme, s'éprit d'amour

pour elle et voulut la posséder. L'énergie accompagna le désir, et la forme privée de raison fut conçue. La nature saisit son amant et l'enveloppa tout entier, et ils s'unirent d'un mutuel amour. Et voilà pourquoi seul de tous les êtres qui vivent sur la terre, l'homme est double, mortel par le corps, immortel par sa propre essence. Immortel et souverain de toutes choses, il est soumis à la destinée qui régit ce qui est mortel; supérieur à l'harmonie du monde, il est captif dans ses liens, mâle et femelle comme son père, et, supérieur au sommeil, il est dominé par le sommeil.

— Ce discours me charme, dit alors ma pensée. Et Poimandrès dit : « Voilà le mystère qui a été caché jusqu'à ce jour. La nature unie à l'homme a produit la plus étonnante des merveilles. Il était, je te l'ai dit, composé d'air et de feu, comme les sept princes de l'harmonie; la nature ne s'arrêta pas et produisit sept hommes, mâles et femelles, et d'un ordre élevé, répondant aux sept gouverneurs. — O Poimandrès, m'écriai-je, poursuis, ma curiosité redouble. — Fais donc silence, dit Poimandrès, car je n'ai pas achevé mon premier discours. — Je me tais, répondis-je.

— La génération des sept hommes, comme je l'ai dit, eut donc lieu de cette manière. La terre était femelle, l'eau génératrice, le feu fournit la chaleur, l'air fournit le souffle, et la nature produisit les corps de forme humaine. L'homme reçut de la vie et de la lumière son âme et son intelligence; l'âme

lui vint de la lumière. Et tous les membres du monde sensible demeurèrent ainsi jusqu'à la complète évolution des principes et des genres. Maintenant, écoute le reste du discours que tu désires entendre. La période étant accomplie, le lien universel fut dénoué par la volonté de Dieu ; car tous les animaux, d'abord androgynes, furent divisés en même temps que l'homme, et il se forma des mâles d'un côté, des femelles de l'autre. Aussitôt Dieu dit de sa parole sainte : Croissez en accroissement et multipliez en multitude, vous tous, mes ouvrages et mes créatures ; et que celui en qui est l'intelligence sache qu'il est immortel et que la cause de la mort est l'amour du corps, et qu'il connaisse tous les êtres.

A ces mots sa providence unit les couples selon les lois nécessaires et harmoniques, et établit les générations. Et tous les êtres multiplièrent par genres, et celui qui se connut en lui-même arriva au bien parfait ; mais celui qui, par une erreur de l'amour, a aimé le corps, celui-là demeure égaré dans les ténèbres, soumis par les sens aux conditions de la mort. — Quelle est donc, m'écriai-je, la faute si grande des ignorants pour qu'ils soient privés de l'immortalité ? — Il semble, répondit-il, que tu n'as pas compris ce que tu as entendu ; ne t'avais-je pas dit de réfléchir ? — Je réfléchis, dis-je, et je me souviens, et je te remercie. — Si tu as réfléchi, dis-moi pourquoi ceux qui sont dans la mort sont dignes de la mort ? — C'est, répondis-je, que notre corps procède de cette obscurité lugubre d'où est

sortie la nature humide ; c'est par là que le corps est constitué dans le monde sensible, abreuvoir de la mort. — Tu as compris, dit-il, mais pourquoi celui qui réfléchit sur lui-même marche-t-il vers Dieu, comme le dit la parole divine ? — Parce que, répondis-je, c'est de vie et de lumière qu'est constitué le père de toutes choses, de qui est né l'homme. — De bonnes paroles, dit-il ; le Dieu et le père de qui l'homme est né est la lumière et la vie. Si donc tu sais que tu es sorti de la vie et de la lumière et que tu en es formé, tu marcheras vers la vie. » Telles furent les paroles de Poimandrès.

— Apprends-moi donc encore, lui dis-je, ô Intelligence, comment je puis entrer dans la vie. — Que l'homme en qui est l'intelligence, répondit mon Dieu, se connaisse lui-même. — Tous les hommes, dis-je, n'ont pas d'intelligence ? — De bonnes paroles, dit-il, pense à ceux que tu dis. Moi, l'Intelligence, j'assiste les saints, les bons, les purs, les charitables, ceux qui vivent dans la piété. Ma puissance est pour eux un secours, et aussitôt ils connaissent toutes choses, et ils invoquent le père avec amour et lui adressent les actions de grâce, les bénédictions et les louanges qui lui sont dues, et avant même d'abandonner leur corps à la mort, ils détestent les sens dont ils connaissent les œuvres ; ou plutôt, moi, l'Intelligence, je ne laisserai pas s'accomplir les œuvres du corps ; comme un portier je fermerai la voie aux œuvres mauvaises et honteuses en écartant les désirs. Mais quant aux insensés, vi-

cieux et méchants, envieux et avides, meurtriers et impies, je suis loin d'eux et je les livre au démon vengeur qui verse dans leur sang un feu pénétrant, les pousse de plus en plus au mal pour aggraver leur châtement, et sans trêve irrite leurs passions par d'insatiables désirs, les torture, invisible ennemi, et ravive en eux la flamme inextinguible.

— Tu m'as instruit de tout, dis-je, comme je le désirais, ô Intelligence, mais éclaire-moi encore sur la manière dont se fait l'ascension. — D'abord, dit Poimandrès, la dissolution du corps matériel en livre les éléments aux métamorphoses, la forme visible disparaît, le caractère, perdant sa force, est livré au démon, les sens retournent à leurs sources respectives et se confondent dans les énergies (du monde). Les passions et les désirs rentrent dans la nature irrationnelle; ce qui reste s'élève ainsi à travers l'harmonie, abandonnant à la première zône la puissance de croître et de décroître; à la seconde, l'industrie du mal et de la ruse (devenue) impuissante; à la troisième, l'illusion (désormais) impuissante des désirs; à la quatrième, la vanité du commandement qui ne peut plus être satisfaite; à la cinquième, l'arrogance impie et l'audace téméraire; à la sixième, l'attachement aux richesses (maintenant) sans effet; à la septième, le mensonge insidieux. Et, dépouillé ainsi de toutes les œuvres de l'harmonie, (du monde) il arrive dans la huitième zone, ne gardant que sa puissance propice, et chante avec les êtres des hymnes en l'honneur du père. Ceux qui

sont là se réjouissent de sa présence, et, devenu semblable à eux, il entend la voix mélodieuse des puissances qui sont au-dessus de la huitième nature et qui chantent les louanges de Dieu. Et alors ils montent en ordre vers le père et, s'abandonnant aux puissances, ils naissent en Dieu. Tel est le bien final de ceux qui possèdent la Gnose: devenir Dieu. Qu'attends-tu maintenant? Tu as tout appris; tu n'as plus qu'à montrer la route aux hommes, afin que par toi Dieu sauve le genre humain. »

Ayant ainsi parlé, Poimandrès se mêla aux puissances. Et moi, bénissant le Père de toutes choses et lui rendant grâces, je me levai fortifié par lui, connaissant la nature de l'univers et la grande vision. Et je commençai à prêcher aux hommes la beauté de la religion de la Gnose: « O peuples, hommes nés de la terre, plongés dans l'ivresse, le sommeil et l'ignorance de Dieu, secouez vos torpeurs sensuelles, réveillez-vous de votre abrutissement! »

Ils m'entendirent et se rassemblèrent autour de moi. Alors j'ajoutai: « Pourquoi, ô hommes nés de la terre, vous abandonnez-vous à la mort quand il vous est permis d'obtenir l'immortalité? Revenez à vous-mêmes, vous qui marchez dans l'erreur, qui languissez dans l'ignorance, éloignez-vous de la lumière ténébreuse, prenez part à l'immortalité en renonçant à la corruption. »

Et les uns, se moquant, se précipitaient dans la route de la mort; les autres, se jetant à mes pieds me suppliaient de les instruire. Et moi, m'étant levé, je

devins le guide du genre humain, lui enseignant par mes discours la voie du salut ; je semai en eux les paroles de la sagesse, et ils furent nourris de l'eau d'ambrosie (d'immortalité). Et, le soir étant venu, les dernières lueurs du soleil commençant à disparaître, je les invitai à la prière. Et, ayant accompli l'eucharistie (action de grâces), chacun regagna sa couche. Et moi, j'écrivis en moi-même le récit des bienfaits de Poimandrès, et, possédant l'objet de mes vœux, je me reposai plein de joie. Le sommeil du corps produisait la lucidité de l'âme, mes yeux fermés voyaient la vérité, ce silence fécond portait dans son sein le bien suprême, les paroles prononcées étaient des semences de bien. Voilà le bienfait que je reçus de mon intelligence, c'est-à-dire de Poimandrès, la raison souveraine ; ainsi, par une inspiration divine, je possédai la vérité. C'est pourquoi de toute mon âme et de toutes mes forces je bénis le divin Père :

Saint est Dieu le père de toutes choses. Saint est Dieu dont la volonté s'accomplit par ses propres puissances. Saint est Dieu qui peut être et qui est connu de ceux qui sont à lui. Tu es saint, toi qui as constitué les êtres par ta parole ; tu es saint, toi dont toute la nature est l'image ; tu es saint, toi que la nature n'a pas formé. Tu es saint et plus fort que toute puissance, tu es saint et plus grand que toute majesté, tu es saint et au-dessus de toute louange. Reçois le pur sacrifice verbal de l'âme et du cœur qui monte vers toi, ô inexpressible, inef-

fable, que le silence seul peut nommer. Ne permets pas que je m'égare, donne-moi la connaissance de notre essence, donne-moi la force, illumine de ta grâce ceux qui sont dans l'ignorance, les frères de ma race, tes enfants. Je crois en toi et je te rends témoignage, je marche dans la vie et la lumière. O Père, sois béni, l'homme qui t'appartient veut partager la sainteté, comme tu en as donné plein pouvoir.





AMOUR

Pour Félicie.

Je viens de retrouver dans mon portefeuille, où je l'avais mise précieusement entre deux papiers parfumés, la petite édelweiss que tu m'as donnée, la petite fleur blanche veloutée qui ne se fanera jamais. Et ce souvenir de notre prime conjonction, de mes premiers aveux me rend un peu rêveur. Je pense à toi que je n'ai pas vue hier, mais que je verrai sûrement ce soir, et une fièvre martelle mes tempes, un flot d'exquises réminiscences me grise en contemplant cette fleurette alpestre qui embaume. Je l'ai placée devant moi, et elle évoque avec une puissance magique tes traits, ta grâce, ton sourire, tes mots charmeurs, enfin toute ta personne délicieuse, chère Félicie, et aussi les instants précieux et inoubliables que nous avons pu vivre et que nous pourrions vivre encore. Je ne sais si cette petite fleur est un symbole ou simplement le don gracieux de ton cœur, mais il me semble que jamais je ne m'en séparerai, car elle évoque pour moi tout un merveilleux poème d'amour et, peut-être aussi, le dernier carmen que chante mon printemps finissant.

Tu m'apparus si jolie et si femme, délicieuse Félicie, que ce fut un bonheur pour moi de t'aimer : ce fut aussi un bonheur de te l'avouer. Et tu m'écoutas, parce que tu es curieuse et que tu es femme, et parce que tes dix-neuf ans sont avides d'entendre répéter que tu es jolie et désirable... Et puis, tu as si bien su m'ensorceler par ton sourire de radieuse jeunesse, tu m'as envoûté à un tel point par la magie de tes yeux, par la grâce et l'eurythmie de ton corps que, le voulant, je ne cesserais de t'aimer. Et ce que j'aime surtout en toi, jolie, trop jolie Félicie, ce n'est point seulement les baisers que je bois ardemment à tes lèvres, ni les caresses de tes yeux d'ombre et de mystère, ni même la séduction de ton corps chaud et parfumé comme un printemps florentin : ce que j'aime, c'est toute ta jeunesse qui s'ouvre et qui s'offre à la vie et à l'amour, ta jeunesse qui me sourit et m'illumine comme un rayon de soleil.

Tu es le charme et tu es la grâce, et ton sourire vénuste dit toutes les laudes de la passion. Peut-on ne point se sentir tout imprégné du magnétisme qu'extériorise ta chair ? Lorsque je tiens entre mes bras ton corps souple de jeune fille, lorsque mes lèvres aspirent tes baisers, lorsque je me grise follement à ton contact et que tes mains emprisonnent les miennes, sais-tu bien, jolie et troublante Félicie, à quel point tu m'enivres et m'émeus ? Le sais-tu, gracieuse sphyngé, le charme de tes yeux profonds, le subtil enchantement de ton regard insaisissable,

philtre d'amour où ma passion s'abreuve chaque jour davantage ? Le connais-tu, le pouvoir exquis de ta jeunesse merveilleuse qui embellit chaque mot et chaque geste et qui te rend si séduisante et aussi, hélas ! si tentante ?

Je ne sais s'il me sera donné de pouvoir t'aimer toujours. Quelque chose me dit, au contraire, que notre idylle sera brève... Et ce m'est un cruel et amer penser que je viens de t'avouer. Mais je conserverai, à défaut de ton amour, la petite fleur que tu m'as donnée et qui me rappellera les plus beaux vers de ce poème harmonieux que je vis avec toi.

7 novembre 1913.

A. PORTE DU TRAIT DES AGES.



Les Plantes Magiques

L'OPIUM

(Suite)

A n'en pas douter, l'opium libère l'intelligence de ses entraves coutumières, en abolissant les mille perceptions extérieures capables de porter obstacle au libre fonctionnement du cerveau. Sous l'influence d'une quantité de drogue variable suivant les individus, l'intelligence se dégage en quelque sorte de la matière, la tension de la mémoire fait les idées plus abondantes, l'élocution est également facilitée. En même temps, les moindres malaises corporels s'atténuent, la sensation même de l'existence de notre « guenille » disparaît, et la natte jetée sur le sol dur où s'étend le fumeur devient le plus moelleux des tapis.

Quant aux rêves, aux fameux rêves qui vont bercer l'engourdissement du fumeur, ils ne se construisent qu'avec des réminiscences déformées et capricieusement combinées de la vie réelle. L'opium n'y superpose aucun élément étranger. De même, la jumelle marine ne saurait mettre dans le champ de l'observateur ce qui n'y est pas ; elle rend simplement plus sensibles les objets qui s'y trouvent.

Tel est l'effet de l'opium ; il produit une amplification de la personnalité ; il met en valeur des traits de caractère en puissance chez l'individu, et non révélés à l'état habituel. Le fumeur est un imaginaire, un poète ; son imagination s'exaltera sous l'action de la drogue, et du récit des effets éprouvés naîtra peut-être un chef-d'œuvre. Mais voici cent ans bientôt que Quincey a publié ses *Confessions*, et sans dénier un mérite réel aux productions littéraires de quelques fumeurs notoires, on peut trouver que les adeptes de la Noire Idole nous font longtemps attendre un chef-d'œuvre nouveau.

Voici quelques extraits du fameux livre de Thomas de Quincey qui avait réussi, nous dit Beaudelaire, à dénouer, anneau par anneau, la chaîne maudite qui liait tout son être :

1. « Il semblait qu'à mesure que croissait la faculté créatrice de mon regard, il se développait une sympathie en l'état de veille de mon cerveau, et son état de rêve ; en ce sens, tout ce qu'il m'arrivait de faire apparaître et de dessiner par un acte volontaire dans l'obscurité devenait un élément actif dans mes rêves eux-mêmes. Aussi je finis par ne plus exercer ma faculté qu'avec crainte.

« De même que Midas changeait toutes choses en un or qui trompait ses expériences et raillait ses désirs tout humains, tous les objets susceptibles d'être représentés par le dessin apparaissaient dans l'obscurité, pour peu que leur idée fût évoquée par mon esprit, et se transformaient en fantômes visibles.

Par un enchaînement qui semblait tout aussi fatal, dès qu'ils avaient été dessinés en traits vagues et fantastiques, tels que ceux qu'on trace avec une encre sympathique, ils reparaissaient dessinés de nouveau par la puissante chimie des rêves, et avec un éclat insupportable qui me donnait un serrement de cœur. »

2. « Ce changement et d'autres qui s'accomplirent dans mes rêves furent accompagnés d'une angoisse profondément située, d'une mélancolie funèbre, et telle que les mots ne sont pas capables de l'exprimer, il me semblait que, chaque nuit, je descendais — et j'emploie ce mot de descendre dans un sens littéral et non métaphorique, — dans des gouffres, des abîmes sans soleil, profondeurs, qui succédaient à d'autres profondeurs, et dont je n'espérais jamais pouvoir remonter. Et même, à mon réveil, je n'avais pas la sensation d'en être sorti. Pourquoi m'étendre sur ce sujet ? La sombre tristesse qui accompagnait ces éblouissants spectacles trouvait son expression finale dans l'obscurité, comme celle d'un découragement qui porte au suicide, et aucun mot ne saurait l'exprimer. »

3. « Le sens de l'espace, et à la fin le sens de la durée furent modifiés avec la même puissance. Des édifices, des paysages, etc., se montraient dans des proportions si vastes qu'elles dépassaient la limite du champ optique. L'espace flottait et s'amplifiait en étendues inexprimables qui se succédaient à l'infini. Cela me troublait beaucoup moins que le

vaste agrandissement du temps. Parfois je croyais avoir vécu soixante-dix ou cent ans dans une nuit, parfois même j'avais la sensation d'une durée supérieure de beaucoup à toutes les bornes de l'expérience humaine. »

4. « Les plus petits incidents de l'enfance, des scènes oubliées qui dataient des dernières années, étaient ressuscités. On ne peut dire que je les rappelais à ma mémoire, car, si on me les avait décrits pendant mon état de veille, je n'aurais pu reconnaître en eux des fragments de mon existence passée. Disposés comme ils l'étaient devant moi, dans des rêves semblables à des intuitions, revêtus de tous leurs détails évanouis, de tous les sentiments qui les avaient accompagnés, je les *reconnaissais* immédiatement. Une de mes parentes me raconta un jour qu'étant enfant elle tomba dans une rivière, où elle était sur le point de périr, quand on vint à son secours, au dernier moment critique; qu'alors elle vit en un éclair son existence entière, avec tous ses incidents oubliés, représentée devant elle comme dans un miroir, et cela non par tableaux successifs, mais en un seul tableau, qu'elle sentit naître soudainement en elle, une faculté de saisir l'ensemble et tous les détails (1). »

Le téraki intelligent sait que, lorsque certaine dose est dépassée, toute tentative de réduction cause des douleurs intenses. « Dans cette terrible situation,

(1) *Confessions d'un mangeur d'opium*. Traduction V. Descreux.

dit Beaudelaire, le malade considère le mal comme préférable à la guérison et donne tête baissée dans sa destinée. »

Ecoutez la description magistrale des tortures de l'homme supérieur dont Beaudelaire a traduit l'histoire. C'est l'Océan sans bornes et ce qu'il appelle la *tyrannie de la face humaine* : « La mer m'apparut pavée d'innombrables têtes tournées vers le ciel; des visages furieux, suppliants, désespérés, se mirent à danser à la surface, par milliers, par myriades, par générations, par siècles; mon agitation devint infinie, et mon esprit bondit et roula comme les lames de l'Océan. »

Plus tard ce sont « de hideux oiseaux, des serpents ou des crocodiles, principalement ces derniers ». Dès lors, « l'abominable tête du crocodile, avec ses petits yeux obliques, me regardait partout de tous les côtés, multipliée par des répétitions innombrables; et je restais là, plein d'horreur et fasciné. » Et tout cela s'accompagne d'un sentiment d'angoisse inexprimable, et, au réveil, le pauvre téraki s'écrie : « Non, je ne veux plus dormir. »

Les *morphinomanes* sont le plus souvent des hommes dont la vie cérébrale est très intense, des névropathes, des déséquilibrés, des dégénérés, des héréditaires, des hystériques; c'est chez eux que la morphine produit presque à coup sûr les phénomènes d'excitation; chez eux que, d'emblée, s'établit le bien-être, l'ivresse, l'euphorie. Hommes de lettres, artistes, politiciens, hommes d'affaires,

officiers, viveurs, femmes du monde et femmes galantes, sans oublier, hélas ! les médecins et les pharmaciens qui forment, à eux seuls, un contingent considérable, constituent l'armée, de jour en jour plus nombreuse, de ceux qui demandent à la morphine une stimulation momentanée, les uns pour chasser la fatigue physique et intellectuelle qui résulte du surmenage, les autres par pure coquetterie, ou poussés par une curiosité malsaine, ou guidés par une impulsion qui, chez eux, affaiblit la volonté. Maurice Talmeyr a très bien vu l'importance de cette donnée. « La vérité, dit-il, c'est que vous êtes *possédé*, lorsque vous l'êtes, non seulement selon votre nature ou les germes héréditaires, mais selon votre volonté. Un homme du monde est exténué par l'existence parisienne. Tous les soirs l'habit et la cravate blanche, les dîners en ville, les coulisses, les salons, et la fin des nuits au cercle. Cette vie détraque et brûle ; il faut cependant qu'il la mène. Il a besoin de son étourdissement et de sa lumière, tout en sentant qu'il s'y calcine. Mais c'est un prédestiné, sa vie l'a préparé. Son père ou son aïeul était paralytique, et une petite seringue, le soir, avant de passer son frac, le retape, le remet à neuf et lui redonne un vernis miraculeux. Il est le plus entraîné et le plus frais de tous les convives, rit, cause, lance des paradoxes, débite des galanteries, s'amuse, fait des mots, parade et ponte avec endiablement. »

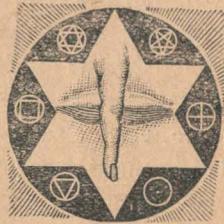
La femme du monde, qui passe à tort pour être

Inoccupée, car elle est surmenée par des obligations nombreuses : visites, ventes de charité, soirées, théâtres, bals, trouve dans la piqûre de morphine le talisman qui donne de la fraîcheur à son teint, de l'éclat à son regard, de la grâce à son sourire, de la vivacité à son esprit, de la souplesse à sa langue. Elle est charmante, vive, alerte ; elle a la réponse facile aux éloges que lui attire sa conversation enjouée, elle parle littérature, arts, sciences, avec autant d'assurance que si elle causait de bijoux ou de chiffons. Elle étonne autant par ses appréciations du dernier roman et par le ton agréable qu'elle met dans ses récits que par l'à-propos avec lequel elle critique amies et ennemies. Pour tout dire d'un mot elle est séduisante.

Et l'homme d'État, absorbé par les devoirs de sa charge, par la préparation des réformes toujours attendues et rarement réalisées, par les soucis de la lutte, souvent dangereuse, que lui livrent ses adversaires politiques, sent décupler ses forces physiques, grandir son éloquence, éclater sa virtuosité lorsque, avant d'aborder la tribune, il a recours à la piqûre. De même, l'écrivain éprouve une facilité grande pour exprimer ses pensées devenues plus nettes, tandis que son imagination acquiert une grande puissance de création. De même aussi le candidat aux concours universitaires sent se rafraîchir sa mémoire, s'augmenter sa compréhension des notions les plus ardues, s'accroître sa facilité d'élocution, s'élargir le cercle de ses connaissances, se re-

lever son courage abattu. Et quelle clarté dans son exposition, quelle netteté dans ses idées, quelle appropriation dans les termes ! De même, enfin, la femme galante, dont la brillante enveloppe cache aux yeux non prévenus l'absence de distinction, d'instruction et d'esprit, trouve dans la morphine l'entrain, la gaîté, un vernis trompeur qui, pour quelques heures, la rendent spirituelle. Hélas ! ces satisfactions, ces succès sont bien éphémères et la dîme qu'il faut payer de cette supériorité de quelques heures est parfois cruelle, car les misères des morphomanes sont aussi profondes que celles des opiummanes.

C. B.



PARTIE LITTÉRAIRE

ORDRE MARTINISTE

Le P. ∴ S. ∴ C. ∴
à un Ami démissionnaire de
l'Ordre Martiniste

CHER AMI,

Vous me demandez de vous considérer comme démissionnaire de notre Ordre pour vous permettre de vous consacrer à une voie personnelle d'évolution, qui vous permettra de vous rapprocher davantage du Maître des Maîtres : le Christ.

Vous croyez, bien à tort, que votre décision peut me chagriner en quoi que ce soit. Au contraire, je l'approuve et je ne puis que vous féliciter.

Votre scrupule est semblable à celui d'un soldat devenu sergent et qui viendrait s'excuser auprès de son ancien caporal de la juste ascension qui l'a promu au grade de sous-officier.

Le martinisme est une chevalerie chrétienne laïque. L'Ordre a pour but de diriger vers le Maître des Maîtres ceux de ses membres qui sont jugés par l'Invisible dignes de parvenir à ce chemin. L'Ordre ne vous a pas demandé de serment ; il ne vous a pas demandé d'argent et il a tenu à vous laisser votre entière liberté dans tous les plans.

N'est-il pas juste que les membres de l'Ordre, devenus des étudiants sérieusement épris de la voie mystique, cherchent personnellement à parcourir cette voie. Aussi c'est avec plaisir que je vois ceux qui ont fini leur temps

s'élancer vers de nouvelles bergeries et laisser ainsi la place libre à de nouvelles recrues qui suivront plus tard la même voie.

Le berger du nouveau troupeau a été jadis mon élève, puis il est devenu mon camarade et mon collègue, puis il est devenu mon supérieur dans la voie mystique qui a toujours eu ses préférences.

Et, comme je le crois, il suit la voie de lumière, de sacrifice et de vérité, il aura le paiement des êtres de lumière. Si, comme je me refuse à le croire, il suit la voie d'orgueil, d'hallucination et de mensonge, il recevra le salaire des soldats du prince de ce monde, car il sait mieux que moi que le mensonge et la paresse n'entrent pas au ciel. Mon Maître m'a défendu de juger les autres, car, si j'étais poussé à le faire, je serais jugé moi-même, ce qui ne serait pas, certes, en ma faveur.

Le seul point qui m'effare, c'est la prétention des amis « de notre ami » de monopoliser une influence spirituelle en paraphrasant la phrase mentale *hors de nous, pas de salut*. Cela sent l'Église et la plus sectaire de toutes : la romaine. Bien plus, cela sent la chapelle et, je dirais même, la petite chapelle.

Il y en a déjà tant qu'une de plus n'a guère d'importance. Si elle est utile, l'invisible la maintiendra. Si elle n'a pas de racines, le Maître saura ce qu'il faut faire.

J'ai pris l'habitude de m'en référer toujours à l'action de celui qui fut mon maître et qui est toujours agissant et vivant. Il m'a souvent parlé des évolutions spirituelles futures et j'ai toujours gardé pour moi le résultat de ses paroles, qui deviennent chaque jour plus véritables.

Le Christ a dit : « *Il y a plusieurs appartements dans la maison de mon père.* » Le Ciel m'ayant fait la grâce de ne pas me créer propriétaire, je respecte tous les appartements, surtout dans la maison du Père.

Le temps est le grand juge. Dans deux ans, si je suis encore sur ce plan, car l'ironiste l'a dit : « Il se peut que

d'ici là le roi, l'âne et moi nous mourions », nous relirons ensemble, si vous voulez bien, votre lettre actuelle, et nous verrons si j'ai eu raison de vous approuver et de vous féliciter de suivre la voie de votre cœur. De toute façon, je suis toujours

Votre ami cordialement dévoué,

PAPUS.

Société d'Études Ésotériques de Toulouse

Une Société d'Études Ésotériques vient de se fonder à Toulouse, dans le but d'étudier et de vulgariser l'Occultisme et la Tradition chrétienne ésotérique. Ses moyens d'étude et de propagande sont les conférences et les causeries.

En outre, une Bibliothèque, alimentée par les fonds de la Société et les dons en nature que veulent bien faire MM. les auteurs et les membres de la Société, est créée et ouverte gratuitement au public.

Pour tous renseignements, écrire au Président, M. Jean Bida, Hôtel des Roquettes, rue d'Aussargues, n° 2, à Toulouse.

De *l'Echo du Merveilleux*
15 octobre 1907.

UN CAS DE LUCIDITÉ

De *Maya la Voyante*, 22, rue de Chabrol, Paris

Lors de mon enquête sur la question marocaine, M^{me} Maya à qui je rends hommage pour avoir prédit l'accident de chemin de fer de la Compagnie dans *l'Echo* du 4th septembre, m'avait raconté que, grâce à sa voyance, un jeune garçon, perdu depuis vingt-six ans, avait été retrouvé et rendu à ses parents.

M^{me} Maya m'ayant assuré que, sans indiscretion, elle pouvait me confier le nom et l'adresse des intéressés, je résolus de faire une petite enquête de leur côté.

Ces braves gens, qui habitent O ..., me reçurent le plus cordialement du monde, quand ils surent que je venais de la part de Maya la Voyante qui a retrouvé leur fils !

Et, avec une sincérité vraiment méritoire, M^{me} D. B. me raconta sa triste odyssee.

« Dans ma jeunesse, Madame, seule, à Paris, je connus la misère et l'abandon, au moment où un pauvre petit allait venir au monde. Je ne voyais à prendre alors d'autre parti que le suicide ; mais, à vingt ans, la mort ne fait pas envie, je me résolus donc à la triste nécessité d'abandonner mon petit garçon à l'Assistance publique. Puis, je retrouvai du travail, la vie me reprit, m'entraîna loin de Paris, je perdis le numéro d'inscription de mon enfant, et je fis la connaissance d'un brave homme qui m'épousa avant que j'aie pu avoir des nouvelles de mon fils.

« Hélas, je le confesse, dans ma vie nouvelle, j'oubliai complètement le pauvre gosse. J'eus trois enfants, je ne pensai qu'à ceux-là, sans me souvenir de l'autre. J'en fus cruellement punie. Successivement, alors que mes enfants étaient élevés, je les perdis, et mon pauvre homme et moi, presque vieux, nous nous retrouvâmes seuls devant le foyer vide.

« Alors, je me rappelai le petit confié à l'Assistance, et qui maintenant devait être un homme, j'en parlai timidement à mon mari, à qui je n'avais jamais rien caché de ma vie passée.

« Sans hésitation, il me dit : Retrouve ton fils, il sera le mien.

« J'écrivis à l'Assistance publique. Il ne me fut pas répondu. J'allai à Paris, je fis moi-même des démarches ; mais, comme je n'avais jamais demandé de nouvelles de mon fils, et que je ne me rappelais même pas le nom de la rue et de la sage-femme où j'étais accouchée, l'employé me répondit nettement que mon fils était mort.

« C'est alors que je connus M^{me} Maya. Je lui racontai ma triste histoire. Elle me proposa de chercher si, dans le sommeil, elle ne trouverait pas quelque indice sur mon fils. J'acceptai. Mais, cette première fois, la voyante parut entourée de brume, et ne put me déclarer qu'une chose : C'est qu'elle était sûre que mon fils était vivant.

« Le lendemain, nous recommençâmes l'expérience de la veille ; cette fois, M^{me} Maya m'assura que l'enfant avait été envoyé à la campagne, dans les environs de Paris.

« Le troisième jour, la voyante déclara qu'elle voyait Melun. Que, sûrement, on retrouverait la trace de l'enfant.

« Tout joyeux, nous écrivîmes le jour même au maire de cette ville. Celui-ci nous répondit qu'en effet un enfant du nom de Narcisse B... avait été élevé à Melun ; que, deux ans auparavant, il habitait à Paris, rue Beaubourg, mais que depuis on n'avait reçu de lui aucune nouvelle.

« Je courus rue Beaubourg ; mon fils y avait bien habité, mais on ignorait sa nouvelle adresse. Je revins vers M^{me} Maya qui, de nouveau voulut essayer sa lucidité. Endormie, la jeune femme déclara que Narcisse habitait maintenant une rue près du square du Temple, puis, après de longs efforts, elle vit l'initiale T ; enfin, le mot entier Turenne ; mais il lui fut impossible d'indiquer le numéro.

« Séance tenante, je partis, accompagnée du magnétiseur de la voyante ; nous explorâmes toutes les maisons de la rue indiquée et, enfin, au n^o ... j'eus la joie d'entendre dire : M. Narcisse B., c'est là !

« Malgré l'humiliation que me cause la publication de ce récit (car j'ai bien manqué dans le passé à mes devoirs de mère), je vous autorise cependant, Madame, à le rapporter, afin de rendre un hommage reconnaissant à M^{me} Maya.

« C'est elle qui m'a rendu mon fils. »

Sans commentaires, j'insère ce récit, avec l'espoir que la lucidité de M^{me} Maya pourra être utile à nos lecteurs.

M^{me} Louis MAURÉCY.

Les prédictions de Maya-la-Voyante faites février 1913

RÉALISÉES

Toujours des faits précis

PRÉCISIONS

Accident de chemin de fer, Sud-Ouest. — Septembre, déraillement Lamothe (Gironde), sept blessés.
 Région de Dunkerque. — L'express de Valenciennes à Paris tamponne un train de marchandises à Marcang (Nord) le 23 janvier.
 Naufrage paquebot ligne d'Afrique. — En septembre, deux vapeurs anglais ont sombré sur la côte d'Ivoire, le *Baccana*, le *Vineah*. En octobre, le *Gardenia*, venant d'Afrique, sombre dans la mer du Nord : vingt-trois victimes.
 Perte d'un sous-marin français. — En avril, cinq hommes enlevés par une lame de fond sur le sous-mar'n *Turquoise*.
 En mars, explosion à bord du *Foucault*. Le sous-marin anglais AZ-7 sombre en janvier 1914.
 Explosion de grisou mine française (Nord). — Cransac (juillet), vingt victimes. En octobre, Cardiff, quatre cents victimes.
 Tremblement de terre dans le Midi. — Juillet : Clermont-Ferrand et Basses-Alpes. En Algérie : mai, août, octobre ; Montluçon, octobre.
 Beaucoup d'incendies. — Nombreux sinistres, pompiers blessés.
 Incendie bazar rive gauche. — Chez marchand de meubles, avenue d'Orléans.
 Les banquiers feront encore plus de dupes qu'en 1912. — Arrestations presque journalières.
 Crise commerciale et krach en Europe. — Août, krach Deperdussin ; septembre, deux directeurs de banque à Berlin ; novembre, agent de change belge ; déconfiture Girinon (nov.).
 Décès d'une impératrice douairière. — Février, Impératrice

de Chine ; décembre, Reine douairière de Suède succombent.
 Beaucoup de crimes. — Nombreux.
 Agents tués par les apaches. — Les agents Pollet, Leclercq tués à Lille. A Lunel, gendarme Cabanès.
 Les Japonais s'annexeront du territoire chinois. — Conflit Sino-Japonais, septembre.
 Soulèvement en Espagne. — Emeutes Tortosa (janvier) ; Tolède (mars) ; Ballulos (nov.) ; Barcelone (oct.).
 Soulèvement en Portugal. — Troubles à Lisbonne, avril, juillet, octobre.
 Difficultés entre la Roumanie et la Serbie. — Tension en mars.
 Guerre Roumano-Bulgare. — Juillet.
 Encore complications au Maroc. — Mars, avril, mai, juin, août.
 Guerre Franco-Allemande. — Les guerres balkaniques ont retardé la déclaration de Guerre par Guillaume II ; ce sera pour avril 1914. Les incidents de Saverne, les atterrissages de sphériques, dirigeables, avions allemands en France sont des provocations.
 La Joconde ? — Nous avons déclaré au moment du vol que le tableau était bien près, tandis qu'on le recherchait très loin. Son long séjour à Paris est maintenant prouvé. Tout commentaire serait superflu.
 Publication partielle ou totale au orisée.

Février 1914.

Les prévisions de Maya-la-Voyante pour 1914

Rien que des faits nouveaux !! Des faits précis !!

Guerre Franco-Allemande en avril. Victoire de la France, reprise d'une partie de l'Alsace-Lorraine. Nos avions nous rendront de grands services. Fin du règne de Guillaume II qui vivra encore plusieurs années. Une autre dynastie régnera en Allemagne.

Vice-président

Changements de ministère. M. Briand, président du Conseil.
 Mort d'un homme politique connu. — *Jaurès*
 Naufrage d'un transatlantique français retour d'Amérique.
 Accident de chemin de fer Sud-Ouest, quarante victimes.
 Accident de chemin de fer Nord, vingt victimes.
 Accident de chemin de fer banlieue P.-L.-M. — Tués et blessés.
 Explosion de grisou dans une mine française Nord.
 A Paris, explosion dans une fabrique de manchons à incandescence, deux morts, vingt blessés.
 Plusieurs maisons s'écrouleront à Paris.
 Encore beaucoup de vols, meurtres, incendies.
 Mort d'un Empereur et d'une Impératrice.
 Eruption du Vésuve, ville détruite, quatre-vingts victimes.
 Attentat contre Alphonse XIII qui sera légèrement blessé.
 Assassinat du Prince d'Albanie.
 Le principal auteur du vol du collier sera arrêté à Paris, les condamnés de Londres ne sont que des comparses.
 Nous avons retardé jusqu'à ce jour la publication de nos prévisions afin d'éviter le plagiat.

Le syndicat des pauvres

Ainsi que l'année dernière, je tiens à remercier mes collaborateurs de la part qu'ils ont bien voulu apporter à l'œuvre de bienfaisance spiritualiste que j'ai fondée, et je veux aussi les mettre au courant des misères que nous avons pu soulager.

En l'année 1912, le Syndicat des Pauvres avait recueilli 754 francs et distribué 638 francs.

En l'année 1913, le Syndicat a recueilli 970 francs et distribué 948 fr. 90.

Les recettes ont donc augmenté.

Quant aux secours, voici comment ils ont été répartis :
 M^{me} Gérard, 12, rue des Lyonnais, femme de ménage abandonnée avec trois enfants : 127 fr. 35.

M. et M^{me} Déchelotte (même adresse), vieillards de 70 et 80 ans, aujourd'hui hospitalisés par les soins du S. des P. au nouvel asile de Villejuif : 100 fr. 60.

M^{me} Rossignol, 1, rue des Poissonniers, vieille femme infirme, retournée par les soins du S. des P. près de sa famille, en Alsace : 132 fr. 60.

M^{me} Dubuisson, aveugle, 61, rue Blomet ; 124 fr. 55.

M^{me} Affanato, 31, rue Sauffroy, abandonnée avec deux enfants, enceinte du troisième ; 247 fr. 40.

Le S. des P. s'est occupé de la faire entrer pendant sa grossesse au Refuge de l'Allaitement Maternel, de lui assurer ensuite les repas de la Cantine Maternelle, et de placer les enfants.

M^{me} de Bastide, 11, rue Trouillet, à Clichy, vieille femme, sans ressources : 75 francs.

Famille V..., à Saint-Denis, la première secourue l'année dernière par le Syndicat : 30 francs.

M^{me} L..., à Ecouen, atteinte d'un cancer à la face : 20 francs.

M. Delavier, rue des Blancs-Manteaux, 28, infirme : 10 francs. (Les secours seront continués.)

M^{me} Peinsignon, 12, rue des Lyonnais, malade : 15 francs.

Pauvres divers, T..., E..., A..., P... : 30 francs.

Frais de recouvrement, correspondance, envoi d'argent, de vêtements : 36 fr. 50.

Plusieurs adhérentes au Syndicat ont elles-mêmes donné des secours de toutes sortes : argent, aliments, vêtements, meubles, etc..., aux pauvres que je leur recommandais.

Vous voyez, mes chers collaborateurs, que, cette année encore, grâce à la somme modique de 1 franc par mois

que vous avez bien voulu verser, le Syndicat a pu soulager efficacement la misère.

Mon tiroir renferme bien des lettres de remerciements et de bénédictions.

Je vous les transmets, mes chers collaborateurs, certaine qu'elles vous porteront bonheur.

Le Syndicat va s'étendre. Un comité est en voie de formation. Il réunira les noms les plus connus du Spiritualisme.

Cette année, plus que jamais, je compte sur votre fidélité.

Carita BORDERIEUX,
23, rue Lacroix, Paris (XVII^e).

Je tiens à ajouter un mot :

Il y a quelques semaines *L'Homme Libre* publiait un article sur une association ayant son siège en Orient, et qui avait pour titre *Le Syndicat des Pauvres*.

Cette association, qui avait des ramifications dans tous les pays, exploitait la charité publique, au profit d'une bande de voleurs.

Inutile de dire que notre œuvre spiritualiste n'a rien de commun avec cette association de malfaiteurs.

C. B.

Un grand roman français sur la réincarnation Et les rapports de l'au-delà avec nous

L'Eternel retour, par Jules Bois

Le nouveau roman de M. Jules Bois, *L'Eternel Retour*, est appelé à un grand retentissement par le sujet qu'il traite, l'art avec lequel il est composé et l'ardente foi qui s'en dégage en les puissances et les destinées de l'âme humaine.

L'Eternel Retour arrive à son heure, puisque le problème

de l'au-Delà et des Forces Inconnues n'a jamais été discuté avec plus de fièvre. Le grand public et cette élite intellectuelle, qui ne sont pas encore acquis à cette doctrine rassérénante, par laquelle la vie devient logique et l'univers harmonieux, seront gagnés par les arguments et les exemples fournis par l'auteur. Psychologue érudit et ingénieux, il nous apprend comment les nouvelles découvertes psychiques et spiritualistes sont en continuité des travaux acquis de la science officielle.

M. Jules Bois, l'auteur de tant de livres très goûtés sur l'occultisme, la magie et les recherches transcendantes, montre, dans *L'Eternel Retour*, aux prises avec un implacable destin, des personnages qui auraient existé, déjà, il y a des siècles et qui, ramenés aujourd'hui au lieu de leur vie antérieure par une fatalité obsédante, sont soumis aux mêmes épreuves de rivalité et d'amour pour y défailir encore ou pour se racheter définitivement.

C'est le thème de la Réincarnation, repris d'après des documents scientifiques et philosophiques irréfutables, et traité jusqu'au bout et avec toutes les conséquences, aussi bien en accord avec les théories hindoues du Karma qu'avec les croyances occidentales depuis Pythagore jusqu'à nos jours.

La magie des Bohémiens, aux rites pittoresques et exacts (particulièrement l'envoûtement d'amour et la divination par le tarot), la télépathie et les pressentiments (M. Jules Bois nous décrit un yoghi de Bénarès correspondant à distance par émission de pensée volontaire avec un sage Européen), l'intervention de ceux qui, disparus de cette terre, continuent à nous secourir et « ne sont pas, selon le mot de Victor Hugo, des absents », font de cette œuvre vivante, séduisante, tragique, le roman du Mystère, tel qu'il se manifeste dans la vie, — sourdement ou avec éclat.

Philosophes ou savants positivistes, Nietzsche, Blanqui, Gustave Le Bon, entre autres, avaient déjà vu se réaliser, dans l'univers matériel, la loi bouddhique du retour éter-

nel. Cette loi, M. Jules Bois, immortaliste, a tenté de l'appliquer à notre principe immortel; car, poète intellectuel, il s'est souvenu des intuitions de Goethe, qui, lui, croyait au retour des âmes ici-bas et s'est révélé un grand occultiste dans les deux *Faust*.

Préparé depuis longtemps par ses études « métaphysiques », l'auteur du *Vaisseau des Caresses* et de *la Furie* nous devait cet essai de rénovation du roman moderne par les merveilles du subconscient et l'intervention des forces de l'au-Delà.

Dans ce livre d'un intérêt croissant de pages en pages, troublant, mais consolant aussi, on constate la vérité profonde de cette formule de l'Écclésiaste : « L'Amour est plus fort que la Mort. »

Mais M. Jules Bois ne s'est pas contenté de nous montrer, réalisées dans la vie quotidienne moderne, la thèse de la réincarnation et des expériences de prémonition, de télépathie, de clairvoyance; il découvre dans l'existence des vivants incarnés, que nous sommes, l'influence constante des désincarnés, « vivants aussi », mais d'une vie plus pleine, plus puissante. Particulièrement l'auteur croit à l'efficacité des vœux sincères, des suggestions ardentes, formulés par les morts délivrés vers ceux que, sur la terre, ils continuent à chérir et à seconder des profondeurs de l'au-Delà. Ainsi tout le volume est dominé par l'idée de cet autre *Eternel Retour*. Au-dessus de ceux qui se débattent dans les luttes et les inquiétudes d'ici-bas, plane une morte, qui, pendant sa vie, s'est sacrifiée et a ainsi acquis des mérites lui permettant d'agir victorieusement sur son fils et sur l'homme qu'elle a aimé purement. Elle va même jusqu'à apparaître, fantôme visible et persuasif, dans une circonstance particulièrement poignante, où, sans son aide, son fils sombrerait dans une périlleuse liaison. Cette scène est non seulement impressionnante, mais aussi très émouvante, car toutes les mères y sentiraient palpiter leur cœur.

On le voit, il ne s'agit pas ici, comme dans d'autres livres, d'un merveilleux factice et superficiel, mais d'une pénétration constante de l'au-Delà dans les péripéties de notre existence de tous les jours.

Il en résulte, après la peinture des troubles redoutables et des mirages où l'erreur, la fatalité et la passion nous entraînent, une impression de consolation, de moralité et d'espérance, qui est à l'honneur du roman de M. Jules Bois et des doctrines expérimentales et expérimentées qui l'ont inspiré.

« Tout revient, tout recommence, écrit l'auteur. Rien n'est définitivement perdu. L'âme de ceux qui nous ont aimés, que nous avons aimés, rayonne, d'une manière ou d'une autre, jusqu'à nous et à travers nous ! »

Bibliographie

Vient de paraître : **Contribution à l'étude des correspondances croisées** (documents nouveaux), Conférence par le Dr Gustave Geley, — Imprimerie Roussel, 20, rue Gerbert.

—
Deuxième congrès spirite universel, Genève (1913). — Jeut, éditeur, 26, boulevard Georges-Favon, Genève.

—
 Jean MAVERIC. — **L'art métallique des anciens ou l'or artificiel**. — Siéver, 13, rue de Bondy. Prix : 3 francs.

PROGRAMME 1914

Cours de Librarius

Professeur à l'École hermétique de Paris, Directeur du groupe Osiris 318

Ces cours auront lieu à 9 heures du soir, salle du sous-sol, Hôtel des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, aux dates suivantes :

- 7 mars. — Cosmogonie — Progression minérale — La synthèse de l'or et des pierres précieuses.
 24 mars. — La science moderne et la transmutation.
 4 avril. — Réponses à de nombreuses questions.
 18 avril. — Symbolisme.
 2 mai. — L'Église symbolique de Planès. — Pourquoi le groupe Osiris a créé une 4^{me} section ?
 16 mai, 6 juin. — Magie théorique et pratique.
 20 juin. — L'entraînement psychique. — Les nouveaux appareils de Librabiüs.
 4 juil. et. — Compléments — Récapitulations — Conclusions « Le Petit Arbre ».

A tous ces cours, projections ou expériences.

NOTA. — La 4^{me} section du Groupe Osiris s'occupe spécialement de travaux pratiques et de l'entraînement scientifique et *individuel* de la volonté et de la voyance, au moyen du télépsych (reproduction interdite).

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Loïselle, 45, rue de Sèvres, Paris.

UN MAGE PARLE

La couleur de votre main vous révèle l'avenir de votre mariage

Un mage parlait avant-hier au théâtre Femina. Un mage ? Non, plutôt le mage. Car de même qu'il n'existe qu'un poète, M. Edmond Rostand, un homme du monde, M. André de Fouquières, il ne saurait y avoir d'autre mage que le mage Papus. Cela est d'autant plus certain que je le vois un peu agacé de ce titre suranné, qu'il prétend n'avoir jamais souhaité ressusciter pas plus que celui de druide ou de lama.

Par ce temps d'occultisme, de fantômes, de défis entre revenants, c'était une vraie bonne fortune d'entendre un homme versé dans tant de connaissances rares. On pouvait fort bien s'attendre à voir errer autour du conférencier

quelques spectres familiers, l'un tournant le sucre dans le verre, l'autre évantant son front.

Telle curiosité ne fut pas satisfaite : il est vrai qu'en compensation on ne s'ennuya pas une seule minute. Mais procédons par ordre.

Voici le mage : c'est un homme très grand, très vigoureux ; cheveux grisonnants, pommettes saillantes, les yeux extrêmement vifs et perspicaces. L'ensemble est d'un homme très sympathique, mais à qui on ne doit pas facilement « la faire ». Il dit le sujet de sa conférence. Ah ! qu'il semble peu magique, ce sujet : il s'agit tout simplement de savoir comment une femme peut parvenir à être heureuse en se mariant.

Naturellement, il y a dans l'assistance — la salle est comble — une grande quantité de jeunes filles ; elles sont venues pourse renseigner sur la conduite à tenir et le choix à faire. Il y a là aussi beaucoup de vieilles dames : apparemment elles veulent savoir si le choix qu'elles firent il y a si longtemps fut judicieux et conforme à la théorie magique. Combien d'entre elles ont dû, le soir, en présence de l'infortuné époux, se répandre en plaintes amères sur la bêtise qu'elles firent jadis, un beau matin, devant le maire et devant le curé.

Le mage parle d'un ton bonhomme et convaincu ; et ce qu'il dit en paraît tout à fait simple et naturel. La thèse repose tout entière sur la fameuse théorie des tempéraments, à savoir que les hommes peuvent se classer tous dans vingt-quatre catégories qu'on ramène à quatre types fondamentaux : ces types, ces tempéraments ont été connus de tout temps et le vieil Hippocrate, déjà, en parlait. Vous les retrouverez chez nombre d'auteurs ces quatre tempéraments, lymphatique, sanguin, nerveux et bilieux, ou, si vous préférez ; tranquille, actif, agité et volontaire.

Ceci exposé, il vous sera précieux de savoir, vous, mademoiselle, qui souhaitez de convoler en justes noces, quel tempérament est celui de l'homme qui réclame votre main.

D'abord parce que vous pourrez ainsi choisir un tempérament complémentaire du vôtre et non pas adversaire. Ensuite parce que, connaissant ses défauts et ses qualités, vous saurez exploiter les uns et vous garder des autres.

Mais quelles études il va vous falloir pour posséder une telle science. Déjà les jeunes spectatrices s'effraient d'un tel tracas. Heureusement le conférencier est un mage : il a même dans la main une baguette prétendument pour expliquer des projections, en réalité baguette de sorcier. Donc, avec lui, pas besoin d'étude : une simple feuille de papier blanc suffit.

Vous voulez savoir quel est votre tempérament ? Mettez la main sur la feuille : votre jolie main qui paraissait toute blanche semble, par comparaison, appartenir à une des quatre colorations blanche, jaune, rouge ou noire. Et voilà le tempérament décelé : si la main est blanche, l'individu est lymphatique, calme, tranquille, lent, gourmand ; si rouge, il est actif, violent, sans cesse en mouvement ; si jaune, il est nerveux, mélancolique, quand il est seul, agité ; si noire, il est volontaire, dominateur, égocentriste.

N'unissez jamais deux mains de même couleur : ce serait la bataille entre elles dans trois cas, l'abrutissement dans le quatrième. Et quand vous joignez deux mains dans l'existence, sachez bien quelles indications vous donnent leurs couleurs pour les aspirations générales.

Ainsi dit Papus en fort bons termes, clairs, précis, ainsi qu'il convient à un savant pour qui Anatole France voulait jadis qu'on créât une chaire d'occultisme en Sorbonne. Mais les paroles ne lui semblent valoir qu'autant qu'elles sont appuyées par des exemples. Nous allons donc passer à des exercices nouveaux.

Voici que deux à deux de jeunes artistes s'asseoient en scène et le mage explique pourquoi ils auraient tort ou raison d'unir leurs jours et, l'ayant fait, comment ils arriveraient à se rendre l'existence agréable.

Et, mon Dieu, cette théorie des quatre tempéraments ne

doit pas être sans quelque valeur, si j'en juge d'après l'air surpris et approbateur avec lequel les deux patients s'entendent exposer leur caractère :

— Vous, mademoiselle, vous êtes active, enthousiaste et gaie en public, triste à mourir dans la solitude, etc...

« Vous, monsieur, vous aimez vos aises, votre tranquillité ; de toutes les pièces de votre appartement celle qui a pour vous le plus d'attraits, c'est la salle à manger. »

La salle s'amuse franchement ; cela va devenir le jeu à la mode de faire poser la main de ses amis sur du papier blanc. Aussi bien n'attend on pas pour y jouer : l'administration prévoyante de M. Serge Basset a fait placer un praticable entre la scène et la salle, des dames s'en vont sur les planches demander à Papus quelques détails sur leur caractère et leurs tendances. Les hommes s'abstiennent : ce qui prouve une fois de plus l'incurable timidité du sexe laid. Il eût été pourtant bien curieux de voir examiner selon toutes les règles de la magie un couple authentique de jeunes fiancés. Mais que serait-il arrivé si le mage avait jeté l'interdit sur le mariage comme M. Amette sur le tango ? Mais puisque ce nom vient ici, ne tardons pas un instant à découvrir à nos lecteurs l'opinion du mage Papus sur cette danse : il en a parlé ; il fallait bien qu'il en parlât : le tango avec ses petits pas balancés est une danse de nerveux et non de sanguins. Or les sanguins seuls justifieraient par leurs tendances le reproche d'un moraliste : les nerveux sont des artistes et non pas des instinctifs.

Quelle belle journée pour ces demoiselles et comme elles ont dû se féliciter d'avoir été ouïr un mage : elles se voient permis le bonheur actuel : la danse ; elles se voient promis le bonheur futur, le mariage. Ah ! l'occultisme est une belle chose !

R. SAINTE-MARIE.

(L'Action.)

Souvenirs de Jules Claretie

(Extrait du Journal le Journal)

Il y avait en face de la maison de Ratevoul un vieux logis qu'on appelait la maison de Montpezat. Ce Montpezat, que je n'ai point connu, mais dont on m'a conté tant de fois les histoires, était un ancien fermier de M Pellissier, qui avait bien servi et même sauvé ses maîtres au temps de la Révolution. Ratevoul appartenait aux Pellissier, et mon grand-père avait épousé une demoiselle Pellissier, dont le frère, Pellissier de la Queyrie, fut auteur dramatique et inspecteur des Beaux-Arts. Mon oncle Pellissier a laissé des mélodrames applaudis, *les Deux Serruriers*; un drame en vers, *Médecis et Machiavel*. Dans une de ses pièces, *Nelly ou l'Innocence persécutée*, qui se passe en Ecosse, il s'était amusé à donner à son héros le nom de son beau-frère, orthographié à l'anglaise, et pendant cinq actes il n'était question que du bon M. Clarthy, de l'honnête M. Clarthy. Ce fut Pellissier qui, en qualité d'examineur, fit au ministre le rapport sur la première pièce d'Alexandre Dumas fils et conclut, effrayé à l'immoralité de *la Dame aux Camélias*. L'auteur de *Médecis et Machiavel* en verrait bien d'autres aujourd'hui.

Montpezat, paysan dévoué, mais madré aussi et visionnaire, l'esprit à la fois inquiet et troublé, vivait depuis des années dans le logis que lui avait donné, sa vie durant, le père de M. Pellissier. Il y était seul et y mourait de peur. De temps à autre il se levait, la nuit, ouvrait sa fenêtre et criait d'une voix de stentor : « Mousu Claretio, on mé tue ! » Mon grand-père se levait, décrochait son fusil et allait voir. Quelquefois, Montpezat l'accueillait en riant et disait : « C'est une farce ! »

— Montpezat, disait mon grand-père, une nuit ou l'autre vous serez en danger, vous m'appellerez et je ne viendrai pas !

— Oh ! que si, moussu Claretio, vous êtes si bon !

Et il advint, en effet, que Montpezat, uné belle nuit, faillit être dupe de ses mystifications et victime de rôdeurs des bois qui venaient le voler et l'allaient étrangler dans son lit : « *Al secours moussu Claretio ! Al secours !* » Les cris redoublaient. A un certain accent de particulière angoisse, le grand-père devina qu'il ne s'agissait pas d'une farce et il se précipita, à demi vêtu, en plein hiver, le fusil à la main, vers la maison de Montpezat, arrivant tout juste à temps pour tirer sur trois hommes qui allaient, armés de couteaux, égorger le fermier, tapi entre son lit et l'armoire.

On m'a conté, de ce Montpezat, des traits étranges, des exemples de divination qui contribueraient aujourd'hui à ces recherches de psychologie ou de psychisme, dont se préoccupe la science. Le fait que je vais rapporter est certain. Mon grand-père n'était pas homme à s'amuser aux visions et à se payer de mots. Au milieu d'une nuit, le fermier vint frapper à la porte de Ratevoul. Très pâle, il monta à la chambre de mes grands-parents, réveillant tout le monde. Endormi tout à l'heure, il s'était entendu appeler par son nom : *Montpezat ! Montpezat !* Et, distinctement, il venait de voir, toute blanche et debout au pied de son lit, M^{me} Pellissier, sa maîtresse, qui, silencieusement, lui avait fait signe de le suivre. Stupéfait — Montpezat savait bien que M^{me} Pellissier était à Paris, qu'il aurait été averti un des premiers si elle était venue en Périgord — le fermier se leva et, l'apparition allant du côté de la porte ouverte, il la suivit, à demi vêtu. M^{me} Pellissier était enveloppée d'une longue robe, comme d'un suaire. Au dehors, la nuit était noire. Ce n'était pas un reflet de lune. L'apparition marchait et Montpezat remarquait le bon sourire triste de ce visage qui le regardait. Pas un bruit, pas un mot. « Que me voulez-vous, Madame Pellissier ? » Elle ne répondait pas, marchait toujours. A bout du jardin, elle regarda Montpezat avec une expression plus triste encore, puis, tout à coup, elle disparut.

Montpezat l'appelait, se penchait sur le mur de la terrasse et cherchait à apercevoir encore la forme blanche. Plus rien, du vent, comme dit Hamlet.

Alors, le fermier se précipitait chez mon grand-père, décrivait, les yeux égarés, ce qu'il venait de voir.

— Tu as rêvé, mon pauvre Montpezat !

— Non, non, *noustré moussu*, non, je ne rêvais pas. M^{me} Pellissier m'a appelé, M^{me} Pellissier m'a, de la main, dit de la suivre. Je l'ai vue. Je l'ai suivie. C'était bien M^{me} Pellissier. *Moussu Clarétio*, voulez-vous que je vous dise : il est arrivé un malheur à M^{me} Pellissier. M^{me} Pellissier est morte !

Il n'était pas superstitieux, le vieux grand-père. Pourtant, il regarda sa montre, accrochée au chevet de son lit. Deux heures et demie. Il y avait un quart d'heure environ que Montpezat s'était éveillé en sursaut, apercevant la forme blanche.

En ce temps-là, il fallait bien quatre jours pour qu'une lettre ou une nouvelle parvint au fond du Périgord. Quatre jours après, la lettre où M. Pellissier de Laqueyrié annonçait la mort de sa femme arriva à Ratevoul. Elle donnait précisément l'heure où la morte avait rendu le dernier soupir, 2 heures 15 du matin. L'heure, la minute précise où Montpezat, le visionnaire, avait entendu la voix qui l'appelait et aperçu le pâle visage qui lui souriait une dernière fois. Hallucination de l'ouïe, hallucination de la vue ? Le paysan n'en avait pas moins été averti à l'heure dite.

Je revois, en écrivant, le vieux logis où se passaient ces choses dont on berça mon enfance. Le propriétaire actuel de Ratevoul m'a envoyé une photographie de la demeure où j'ai vécu. J'aperçois la fenêtre de la chambre où le grand-père est mort et, dans un coin, quelques branches de l'orme séculaire où se juchaient les pintades qui poussaient à ma venue leurs cris rauques, le petit Parisien étant pour elles l'*Etranger*.

(*Le Journal.*)

Jules CLARETIE.

L'Imprimeur-Gérant : G. ENCAUSSE-

Imprimerie de *Mysteria*, 15, rue Segulier, Paris.

LES LIVRES DU MOIS

Ici, sera la page des livres spécialement recommandés aux abonnés et aux lecteurs de **MYSTERIA**.

Un service spécial de librairie et de commission est créé à l'Administration de la Revue, qui se fera un plaisir de servir d'intermédiaire entre ses abonnés et les libraires et éditeurs.

LE RITUEL DE L'ORDRE MARTINISTE

EST PARU

Prière aux souscripteurs, s'ils ne l'ont fait déjà, d'envoyer le montant, en ajoutant 0 fr. 25 pour frais de port.

Le prix du volume est de dix francs pour les Martinistes.

Chez DORBON aîné, 19, boulevard Haussmann, PARIS

L'ARCHÉOMÈTRE

DE

Saint-Yves d'Alveydre

est paru

PRIX : 40 FRANCS

chez DORBON aîné, éditeur, 19, boulevard Haussmann, PARIS

LIVRES

sur l'occultisme, la philosophie et divers
A VENDRE

Adresser les demandes à M. CHUQUET, à Sucy-en-Brie (Seine-et-Oise).

MARS

Signe Zodiacal : LE BÉLIER

LE BÉLIER					
	Perse	Le Temple	La Tête de Belou	Le Bélier	La Bête ou le Lion marin
I^{re} PARTIE					
1					
Zodiaque du Portique du Grand Temple d'Esne					
2					
Zodiaque du Portique du Temple au Nord d'Esne					
3					
Zodiaque du Portique du Grand Temple à Denderah					
4					
Zodiaque Circulaire à Denderah					
5					
Planisphère de Schabouah par Kircher					
6					
Sphère Arabe d'Abou-arradimân					
7					
Sphère Moderne					
II^e PARTIE					
1					
Zodiaques Grecs ou Romains					
2					
Zodiaques Indiens					
3					
Zodiaques Chinoises					

Paris. — Imp. de *Mysteria*, 15, rue Séguier.

[Faint, mostly illegible text and markings on the reverse side of the page, including some circular stamps and bleed-through from the other side.]